

POÉSIE NOIR



Trêve de misère

Trêve de misère
La douleur ne fait pas la paix
Malade de la guerre
Ma vie ne peut guérir
Enfant de la guerre
Grandissent mes blessures
Le présent me torture
Entre les murs du bruit
Mes yeux ont trop pleuré
Pour avoir des larmes
Mon cœur déchiré
Ma voix en morceaux
Il n'y a personne pour sentir
Pour voir mon obscurité
La dureté du jour
La fièvre dans mes jambes
Qui parle
Écorche mes plaies
Qui écrit
Noircit mon sang
Qui vient réveille
L'espoir amer
Qui passe me rappelle
La nuit épaisse
Qui chante
Écarte le brouillard
Qui danse
Me remet dans ton sein
Ô, maman !
Le rideau de tes jupes
Couvriraient mon chagrin
Ô, papa !
Tes mains calleuses
Sentaient le pain

LE POÈTE PARLE

Le poète qui parle est un
remède pour aujourd'hui.

Le pays est le miroir du poète.
Ses paroles sont le médicament
qui maintient nos racines en vie, elles
ne meurent pas.

Le poète cachera sa maison
dans un arbre et ne rentrera pas dans
la ville.

L'histoire commence, jusqu'à ce
qu'un trésor de mots se crée entre le
poète et nous autres, des mots qui
nous emmèneront au paradis.

Le poète cherche toujours la
paix, il se tourne, il demande, il
chante, il prie... le monde ne le voit
pas.

La culture du peuple est la
culture de la parole.

Demain est lumineux.
La mort sera écartée.

Il ajoute :

L'espoir n'existe pas

Il n'y a que le malheur

La joie de vivre

La rage au cœur

Cette rencontre avec le poète se
retrouve dans la beauté d'un petit
mot, un mot qui parle de vie, où il y a
de l'espoir, où il y a de l'espoir...

Nous savons comment la parole
est échangée entre deux personnes, le
secret du secret, avec le secret du
secret.

*« Quelqu'un qui n'a pas écouté,
parle avec une bouche qui n'obéit
pas ».*

Pour trouver la racine du
problème, il faut analyser le
problème, pour le dire, pour le
nommer, voire d'où il vient, le
chemin qu'il a emprunté... comment,
quand, où, et avec quoi ?

Le peuple n'atteint la
modernité qu'en revenant aux
connaissances antiques Des branches
de quelques-uns de ces vieux mots que
nous avons appris, la modernité est
difficile à réaliser, nous avons honte
de nous, modernistes, s'il n'y a pas de
racines dans nous-mêmes !

Le poète savant dit :

« Écoute quand nous parlons ».

Des paroles de savants anciens
sont citées par le poète dans ses
poèmes.

La question de la vérité est
d'une grande importance dans la vie,
la vérité entre nous (se retrouver), la
vérité entre nous et les autres (se
retrouver en « société »), avec nous
autres, (le pays).

Le poète, qui est un géant, dit
dans son discours : *« J'aurai une dette,
en ce qui concerne la vérité, parce
que les mensonges se propagent ».*

La vérité, dit le poète - qui est
un géant, la vérité vient d'en haut et
c'est la première, la vérité est la
première, et s'il n'y a pas de vérité,
pars ou reste, toi - tout le pays, c'est
ça, c'est toi, et ce sera toujours toi.

S'il y a la vérité, tout va mieux,
tout se passe sans problèmes, la vie est
tranquille, c'est mieux.

Libérer la vérité est le but de
chacun de nous ; mais chacun est
comme il est, pareil, lié au pays ou lié
à lui-même, avec l'histoire dont les
gens feront la raison de tout...

POÉSIE NOIRE

LE POÈME RÉVOLTÉ

Le sujet c'est vous, c'est moi, c'est nous.

L'objet c'est l'amitié. L'amitié sans laquelle il n'y a pas d'égalité.

L'amitié entre nous, poètes et savants, sûrs d'un même nom, d'un nom qui exaspère les impuissants d'aimer.

Nous tous, nous tous qui résistons à des humains n'ayant pas dépassé le stade de la méchanceté; et qui se plaisent à faire du mal, à tout posséder; à ces faibles humains qui ont la seule force pour raison : nous ne leur fournissons pas les armes.

Et le verbe du poème c'est : aimer...

Les drapeaux sont les linceuls des peuples manipulés comme de la clientèle pour entretenir la concurrence capitaliste. Le capitalisme : cette religion au dieu du nom Argent, au nom du Profit et du Crime, et qui : amène la misère.

Mais, direz-vous, tout le monde est capitaliste!

Les animaux aussi sont capitalistes, qui accumulent des vivres pour le dur hiver! Oui, mais ceux-là qui font aujourd'hui pour demain, ne prennent pas plus qu'ils n'ont besoin pour leur propre subsistance.

Le mauvais capitaliste, lui, prend tout pour lui et est toujours prêt - et par tous les moyens, à acquérir toutes les richesses, par la force : il viole, il pille, il tue, il vole à la vie !

L'oiseau ne pique qu'une graine à la fois, ne dort que dans un seul nid à la fois.

L'humain mauvais ne pense pas, il compte !

Le mal accumule tandis que le bon donne !

Il a bien peu d'amis l'humain qui n'a rien à donner.

Le poème crie quand il veut parler et que dure la misère.

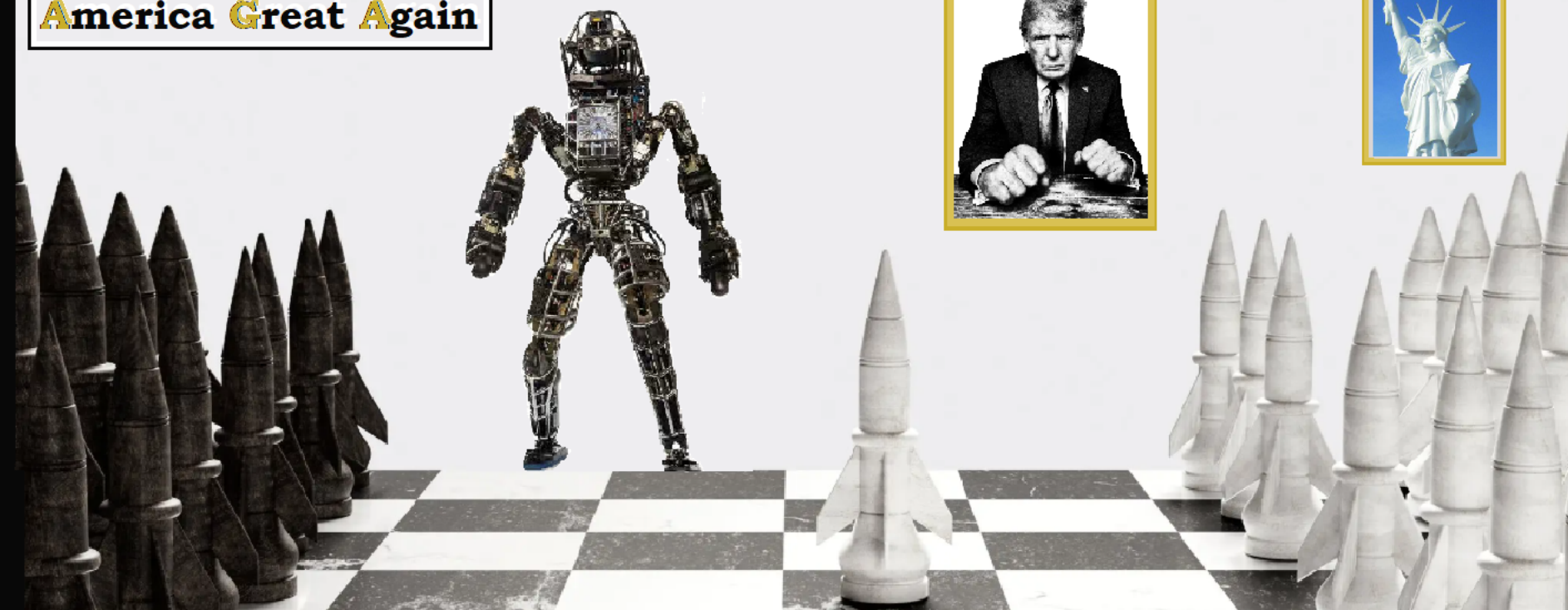
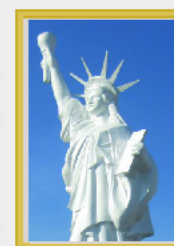
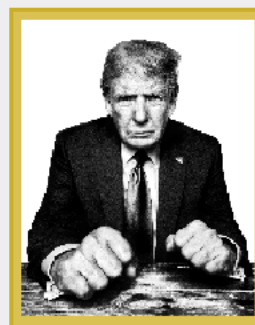
paroles Pierre Marcel Montmory trouveur

sculpture Robert Lerivrain



POÉSIE NOIRE

America Great Again



SANS SOUCI

La nation la plusse meilleure au monde
Où l'actualité est l'inévitable
Spectacle du sport du sexe du sang
Ne paraissent que des ratés
Qui s'exhibent avec leurs gueules de cul
Et se torchent avec des dollars
Le passé repassé des héros en béton
Les pages d'une histoire goudronnée
La culture des troupeaux des clôtures
Les moribonds n'ont qu'une gêne éthique
Ils se multiplient en capitaux pour leurs élus
Et défilent pendant les congés légaux
Monde petit-bourgeois frustré
Des minorités pour tout l'égout
Arrogant la majorité humiliée
Le temps est venu d'abolir le temps
De la haine du ressentiment
Et tout ce tas d'emmerdements

Les sans souci ont le ventre plein
Les frustrés sont impuissants
Les fous réclament le pouvoir
La guerre au peuple innocent
L'argent sale fait couler le sang
La peur règne du lever au couchant
Je ne t'espère plus depuis ma solitude
Je te rejoins sans ta sollicitude
Résister devient mon habitude
Seul je serai le plus fort
Sans me suivre va de ton bord
Notre courage au destin fait un sort
Sans souci tu vas renaître
Chaque jour aux fenêtres
Sans peur de vivre être
Et si la mort m'attend
Elle me recevra amant
Ma vie va en chantant

RÈGLES POUR LA PROPAGANDE POLITIQUE DE LA DÉMOCRATIE BOURGEOISE POPULISTE

QUI DÉTESTE LE PEUPLE :

« Plus le mensonge
est gros, mieux il
passe ».

« La propagande
cesse d'être efficace à
l'instant où sa
présence devient
invisible ».

« C'est l'un des
droits absolu de l'Etat
de présider à la
constitution de
l'opinion publique ».

« Celui qui
peut régner
sur la rue
règnera un
jour sur
l'Etat, car
toute forme de
pouvoir
politique et de
dictature a ses
racines dans
la rue ».



Nizar Ali BADR sculpteur

POÉSIE NOIRE

VUE DU CIEL

Vue du ciel le beau pays qu'on aurait
Paysages de cartes postales
La Terre nue vue par les racines
Les chers propriétaires des beaux quartiers
Dans leur design merdeux de croquemorts
Consomment tout ce qui assomme
L'idiotie américanisée veille
À la sécurité des bordels
Les macs paient la donne aux putains
Le président élu des Hambourgeois
En sandwich entre deux poules de luxe
Tient la pose avec son arme en rut
Le général des Générés transfuge
Son autorité aux professionnels
La tuerie en bourse peut continuer
Pendant la valse comédie de mœurs
Les matrones en chaleur intriguent
Au cabaret des avatars indignes
Le ministre des sinistres discourt
Combien de violation d'enfants par jour
Pour satisfaire les bouchers nazis
Les règlements fonctionnaires fonctionnent
La police policée ordonne
Le bourreau arrive à l'heure au boulot
La société prospère youp la boum
Les petits bourgeois frustrés magouillent
Bons à rien se vident les couilles
Loin du bruit et de la fureur je vais
Par les chemins où mon pied roule
Vagabond sur la crête des vagues
Sans penser sans rien dire avec moi
J'aime ma solitude où tout paresse
Prend soin de moi et de ma muse
Je voyage immobile dans mon île
Satisfait sans désir toujours je jouis
Et ma muse m'appelle mon beau chéri



بدر شاعر العالم

Nizar Ali BADR sculpteur

LES
MAÎTRES
DE
LA
GUERRE
Chanson :



POÉSIE NOIRE



نزار علي بدر

Nizar Ali Badr sculpteur

Un conteur prend
alors la parole :

« Mes frères, mes sœurs, entendez ces voix qui montent comme des flammes dans l’obscurité. Voici le chant des opprimés, des exilés, des âmes blessées mais debout. Moi, conteur, gardien des récits et des mémoires, je vous livre ces mots gravés dans la chair des poètes et des rêveurs.

Écoutez bien, car ce chant, c’est aussi le vôtre ».

« Mon chant porte les cris d’un monde fracturé, où les tyrans s’enivrent de domination, mais où toujours, dans l’ombre, une étoile résiste. C’est le chant d’Hikmet, de Lorca, de Darwich, d’Éluard, de Neruda, de Qabbani et de tant d’autres, traversant montagnes et océans pour atteindre vos cœurs ».

« Que disent-ils ? Que même dans les ténèbres les plus profondes, une lumière subsiste. Que même dans l’exil le plus cruel, il y a une terre qui appelle. Que même dans la mort, germe l’éternité ».

« Alors, mes amis, mes sœurs, portez ces paroles comme des braises précieuses. Ne les laissez jamais s’éteindre. Car ce chant d’espoir est notre héritage, et tant qu’un conteur racontera, tant qu’un poète écrira, le monde ne sombrera jamais tout à fait ».

Le conteur s’interrompt, lève son bâton et frappe le sol avant de conclure :

« Poète de maintenant, toi qui brille parmi les étoiles, ton nom

s’inscrit aux côtés des justes, des révoltés et des rêveurs. Que ton souvenir éclaire le chemin de ceux qui avancent dans l’obscurité. Car tant qu’il existera un chant, une voix, un récit, l’humanité restera debout ».

A mon père,

Ton exemple
Tu as dit un mot
plus percutant qu’une balle
Tu as dit un mot
plus vivant que nous
Tu as limé l’outil
pour éviter la rouille
Je t’ai appelé
et la muse m’a livré
Trois lettres
et comme toi j’ai dit NON
Et comme toi
j’ai vaincu les monstres

Pierrot

Le mot conteur signifie :
« celui qui dit ».

Le terme représente à la fois un personnage ainsi qu’une fonction, et son usage demeure propre aux nomades.

Un conteur populaire est rattaché à la geste humaine (*chansons et contes de transmission orale*), il fait son apparition avec les éternels migrants.

Le conteur relate les prouesses des héros et des héroïnes dans les endroits à large diffusion : places publiques, lieux de culte, marché hebdomadaire. Il déclame, à l’aide d’un manuscrit, son récit

philosophique de manière attrayante et emphatique, et qui peut également faire à l’occasion office de dépêche.

La tradition du conteur est ancrée dans une réalité sociale et politique, car il incarne l’esprit qui veille sur le bien être de l’humanité.

L’humanité est faite de : l’homme plus la femme plus l’enfant, avec la liberté d’être libre; l’amitié entre les amis et la fraternité avec tout ce qui vit.

Le conteur exagère à outrance les parties de son récit et provoque l’étonnement et l’exaltation de ses auditeurs, et il ponctue son dire de dictons et de proverbes. Ces récits épiques sont souvent attribués à d’illustres historiens et plumes en vue de gagner en crédibilité.

MON FILS

Jeune énergie
Printanière
Lave fraîche
Coulée du soleil

Apollon
Tigre d’Amour
Pour Vénus
Aux yeux de velours

Mon fils merveille
Ombré et lumineux
Mon fils m’éveille
À la science patience

Et l’azur gris
Peint en bleu
Un petit nuage
Ensoleillé



ACADÉMIE DES GUEUX

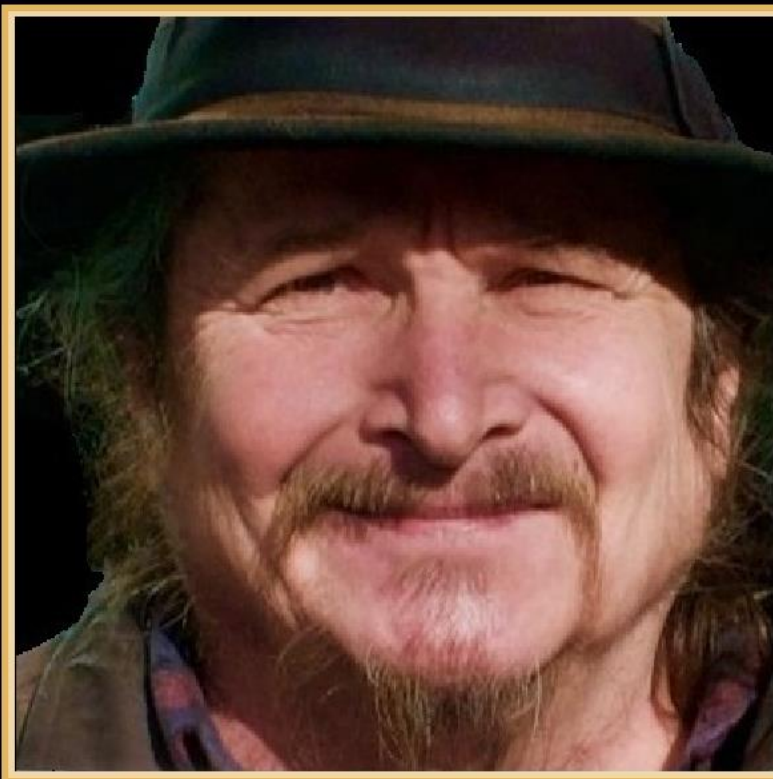
PRIX GAMELLE DE POÉSIE

J'ai le gène de
la joie de vivre
Avec un rien beaucoup
je m'enivre
Et suis porteur
du virus du bonheur
Tu l'attraperas
si tu as bon cœur

Y aura jamais toujours
Y aura toujours jamais
Y aura toujours l'amour
L'amour !

Y a pas d'autres paradis
Pour faire notre bonheur
Amoureux de la vie
Le temps est un voleur

Il a bien peu d'amis l'arbre qui n'a pas de fruits à donner.



La joie de vivre a des amants
Gare à l'eau vive
Gare aux serments

Qui sème fleurit sa vie.
Qui s'aime récolte des fruits.
S'aimer est le poème.

La liberté d'être libre
L'égalité entre les amis
La fraternité avec le vivant

La poésie est le même mot que la vie.
Ta vie est le poème que tu te fabriques.
Ta vie est ton œuvre, tu es ton poète.
Tu es responsable, tu réponds de toi.

Si tu veux un pays fais-toi des amis.

Ton pays c'est ton corps avec ta peau pour frontière.

www.poesielavie.com

PIERRE MARCEL MONTMORY TROUVEUR

POTÉSTIE NOTRTE



photographie de José Miguel Oliveira

ÉTAT DE SIÈGE - Poème de Mahmoud Darwich

Ici, aux pentes des collines, face
au crépuscule et au canon du temps
Près des jardins aux ombres brisées,
Nous faisons
ce que font les prisonniers,
Ce que font les chômeurs :
Nous cultivons l'espoir.
Un pays qui s'apprête à l'aube.
Nous devenons moins intelligents
Car nous épions l'heure de la victoire :
Pas de nuit dans notre nuit illuminée
par le pilonnage.
Nos ennemis veillent
Et nos ennemis allument pour nous la
lumière
Dans l'obscurité des caves.
Ici, nul « *moi* ».
Ici, Adam se souvient de la poussière
de son argile.
Au bord de la mort, il dit :
Il ne me reste plus de trace à perdre :
Libre je suis tout près de ma liberté.
Mon futur est dans ma main.
Bientôt je pénétrerai ma vie,
Je naîtrai libre, sans parents,
Et je choisirai pour mon nom
des lettres d'azur...
Ici, aux montées de la fumée,
sur les marches de la maison,
Pas de temps pour le temps.
Nous faisons comme ceux qui s'élèvent
vers Dieu :
Nous oublions la douleur.
Rien ici n'a d'écho homérique.
Les mythes frappent à nos portes, au
besoin.
Rien n'a d'écho homérique. Ici, un
général
Fouille à la recherche d'un État
endormi

Sous les ruines d'une Troie à venir.
Vous qui vous dressez sur les seuils,
entrez,
Buvez avec nous le café arabe
Vous ressentiriez que vous êtes
hommes comme nous
Vous qui vous dressez sur les seuils des
maisons
Sortez de nos matins,
Nous serons rassurés d'être
Des hommes comme vous !
Quand disparaissent les avions,
s'envolent les colombes
Blanches, blanches, elles lavent la
joue du ciel
Avec des ailes libres,
elles reprennent l'éclat et la possession
De l'éther et du jeu.
Plus haut, plus haut s'envolent
Les colombes, blanches blanches.
Ah si le ciel
Était réel (*m'a dit un homme passant
entre deux bombes*)
Les cyprès, derrière les soldats,
des minarets protégeant
Le ciel de l'affaissement.
Derrière la haie de fer
Des soldats pissent
- sous la garde d'un char -
Et le jour automnal
achève sa promenade d'or
dans une rue vaste telle une église
après la messe dominicale...
(*A un tueur*) : Si tu avais contemplé
le visage de la victime
Et réfléchi, tu te serais souvenu
de ta mère dans la chambre
À Gaza,
tu te serais libéré de la raison du fusil

Et tu aurais changé d'avis : ce n'est pas
ainsi qu'on retrouve une identité.

Le brouillard est ténèbres,
ténèbres denses blanches
Épluchées par l'orange
et la femme pleine de promesses.
Le siège est attente
Attente sur une échelle inclinée
au milieu de la tempête.
Seuls, nous sommes seuls jusqu'à la lie
S'il n'y avait les visites des arcs en ciel.
Nous avons des frères
derrière cette étendue.
Des frères bons. Ils nous aiment.
Ils nous regardent et pleurent.
Puis ils se disent en secret :
« *Ah ! Si ce siège était déclaré...* »
Ils ne terminent pas leur phrase :
« *Ne nous laissez pas seuls, ne nous
laissez pas.* »
Nos pertes : entre deux et huit martyrs
chaque jour.
Et dix blessés.
Et vingt maisons.
Et cinquante oliviers...
S'y ajoute la faille structurelle qui
Atteindra le poème, la pièce de théâtre
et la toile inachevée.
Une femme a dit au nuage : comme
mon bien-aimé
Car mes vêtements sont trempés de son
sang.
Si tu n'es pluie, mon amour
Sois arbre
Rassasié de fertilité, sois arbre
Si tu n'es arbre mon amour
Sois pierre
Saturée d'humidité, sois pierre

Si tu n'es pierre mon amour
Sois lune
Dans le songe de l'aimée, sois lune
*(Ainsi parla une femme
à son fils lors de son enterrement)*
Ô veilleurs ! N'êtes-vous pas lassés
De guetter la lumière dans notre sel
Et de l'incandescence de la rose
dans notre blessure
N'êtes-vous pas lassés Ô veilleurs ?
Un peu de cet infini absolu bleu
Suffirait
A alléger le fardeau de ce temps-ci
Et à nettoyer la fange de ce lieu
A l'âme de descendre de sa monture
Et de marcher sur ses pieds de soie
A mes côtés, mais dans la main, tels
deux amis
De longue date,
qui se partagent le pain ancien
Et le verre de vin antique
Que nous traversons ensemble cette
route
Ensuite nos jours emprunteront des
directions différentes :
Moi, au-delà de la nature, quant à elle,
Elle choisira de s'accroupir sur un
rocher élevé.
Nous nous sommes assis loin de nos
destinées comme des oiseaux
Qui meublent leurs nids dans les creux
des statues,
Ou dans les cheminées, ou dans les
tentes qui
Furent dressées sur le chemin du
prince vers la chasse.
Sur mes décombres pousse verte
l'ombre,
Et le loup somnole sur la peau de ma
chèvre
Il rêve comme moi, comme l'ange

Que la vie est ici... non là-bas.
Dans l'état de siège, le temps devient
espace
Pétrifié dans son éternité
Dans l'état de siège, l'espace devient
temps
Qui a manqué son hier et son
lendemain.
Ce martyr m'encercle chaque fois que
je vis un nouveau jour
Et m'interroge : Où étais-tu ? Ramène
aux dictionnaires
Toutes les paroles que tu m'as offertes
Et soulage les dormeurs du
bourdonnement de l'écho.
Le martyr m'éclaire : je n'ai pas
cherché au-delà de l'étendue
Les vierges de l'immortalité car j'aime
la vie
Sur terre, parmi les pins et les figuiers,
Mais je ne peux y accéder, aussi y ai-je
visé
Avec l'ultime chose qui m'appartienne
Le sang dans le corps de l'azur.
Le martyr m'avertit : Ne crois pas leurs
youyous
Crois-moi père quand il observe ma
photo en pleurant
Comment as-tu échangé nos rôles, mon
fils et m'as-tu précédé.
Moi d'abord, moi le premier !
Le martyr m'encercle : je n'ai changé
que ma place et mes meubles frustes.
J'ai posé une gazelle sur mon lit,
Et un croissant lunaire sur mon doigt,
Pour apaiser ma peine.
Le siège durera afin de nous
convaincre de choisir
Un asservissement qui ne nuit pas, en
toute liberté !!
Résister signifie : s'assurer de la santé

Du cœur et des testicules, et de ton mal
tenace :
Le mal de l'espoir.
Et dans ce qui reste de l'aube, je
marche vers mon extérieur
Et dans ce qui reste de la nuit,
j'entends le bruit des pas en mon
intention.
Salut à qui partage avec moi
l'attention à
L'ivresse de la lumière, la lumière du
papillon, dans
La noirceur de ce tunnel.
Salut à qui partage avec moi mon verre
Dans l'épaisseur d'une nuit débordant
les deux places :
Salut à mon spectre.
Pour moi mes amis apprêtent toujours
une fête
D'adieu, une sépulture apaisante à
l'ombre de chênes
Une épitaphe en marbre du temps
Et toujours je les devance lors des
funérailles :
Qui est mort... qui ?
L'écriture, un chiot qui mord le néant
L'écriture blesse sans trace de sang.
Nos tasses de café. Les oiseaux les
arbres verts
A l'ombre bleue, le soleil gambade d'un
mur
A l'autre telle une gazelle
L'eau dans les nuages à la forme
illimitée dans ce qu'il nous reste
Du ciel. Et d'autres choses aux
souvenirs suspendus
Rèvelent que ce matin est puissant
splendide,
Et que nous sommes les invités de
l'éternité.

Mahmoud Darwich de la Palestine

POÉSIE NOIRE



photographie de José Miguel Oliveira

Des poètes et de la poésie par **Nizar KABBANI** de la Syrie

(Ses textes ont été chantés par Fairouz, Oum Kalsoum et d'autres. Il est le poète arabe le plus populaire et le plus lu. Il fit un grand effort pour rendre sa poésie compréhensible par tout le peuple et pas seulement par une élite).

Pour moi, la poésie est un voyage vers les autres.

C'est là mon métier. Et le jour où je perdrai mon passeport et mes valises de mots, je deviendrai arbre immobile, mourrai.

Il y a des poètes qui voyagent à l'intérieur d'eux-mêmes – c'est effectivement une manière de se déplacer.

Moi, je voyage d'une autre façon. Mes bateaux sont autres, comme est autre l'Atlas de mes ambitions.

Je ne danse pas sur mes pages tel un derviche désenchanté prenant plaisir à écouter le cliquettement de son chapelet et à tourner autour de soi-même.

Je suis un poète qui veut jouer en plein air, et avec de vrais hommes.

Je ne puis imaginer un poète jouant avec soi-même, à moins qu'il ignore les règles du jeu ou craigne de se mêler aux enfants du quartier...

Le poète est une voix. Or l'une des premières particularités de la voix est de rendre un son et de se heurter à un obstacle humain. Sans cet obstacle, la parole ne peut exister, la langue n'est que bruissement de feuilles mortes dans une forêt inhabitée.

La poésie est une main..., le public une porte... Et le poète qui ne s'adresse à personne reste dans la rue... à dormir.

Nombreux sont les poètes qui y sont encore, car ils ne possèdent pas la formule magique qui leur ouvrirait la caverne d'Ali Baba.



Ainsi la poésie est un message que l'on écrit pour d'autres. Les destinataires en sont une composante importante. Si tel n'était pas le cas, l'écriture serait semblable à une cloche qui sonne dans le néant.

Or le grand malheur du poète d'aujourd'hui est qu'il a égaré l'adresse du public... Il habite un continent, les gens sur un autre, séparés par des océans de complexe de supériorité, de gloriole et de méfiance.

Au lieu d'être un instrument de rapprochement et d'entente, la culture du poète est devenue citadelle interdite au public...

Les trois-quarts de nos poètes actuels se sont attribué, volontairement ou non, un fief intellectuel et poétique qui fait d'eux des exilés vivant hors de la sensibilité générale, des créateurs chimériques parlant une langue inconnue.

Pourquoi ? Pourquoi les facteurs chargés de la distribution des poèmes les retournent-ils à leurs auteurs ? Parce que l'adresse a été omise. Tout simplement.

Sans hésiter j'accuse nombre de nos poètes, dont beaucoup se proclament révolutionnaires, socialistes ou marxistes, de s'être isolés du peuple, en cela très semblables aux

nobles du Moyen-âge vivant dans leur fief culturel et mental.

Ils sont incapables de contact et d'échanges. Incapable de faire de la poésie une chemise que puisse porter n'importe qui.

Le public est comme un enfant très brave, ingénu, qui, pour aimer et lier connaissance, doit comprendre ce qu'on lui dit... Car les enfants n'accordent leur amour qu'à ceux qui comprennent leur état d'enfant et leur remplissent les mains de cadeaux inattendus...

Mais, le fil étant coupé, les poètes devenus auteurs de mots croisés, se sont mis à taxer le public de bêtise, futilité, manque de maturité, ignorance, à prétendre que l'époque a du retard sur leur poésie et que si leurs poèmes restent incompris, c'est bien la preuve de leur grandeur à eux; ce n'est pas eux qu'affecte la maladie, mais le public.

Ils affirment aussi que leurs poèmes marchent dans le futur et que s'ils ne trouvent pas leur place naturelle sur le moment, ils gagneront des dizaines ou des centaines d'années plus tard...

C'est là raisonnement de renard ne pouvant atteindre les raisins, en haut de la treille. La poésie qui ne convient au siècle où elle est née ne conviendra à aucun siècle et le poème incapable de converser avec son siècle ne pourra parler à aucun autre...

C'est parce qu'al-Moutanabbi était la conscience de son temps qu'il a pu traverser les siècles jusqu'au Xème

et qu'il partage nos repas, nos
chambres à coucher, les faits de notre
existence...

C'est parce qu'Abou Nowâs
appartenait aux cafés de Bagdad et de
Basra qu'il fait partie de l'ivresse et
des verres de vin...

C'est parce que Tagore était une
portion de l'âme indienne qu'il est
devenue portion de l'âme du monde...

Et c'est parce que Garcia Lorca a
été exécuté sous un olivier alors qu'il
chantait la liberté en Espagne que sa
poésie est gravée sur les troncs de tous
les oliviers du monde...



LEÇON D'ART PLASTIQUE

Mon fils pose devant moi sa
palette de couleurs

Et me demande de lui dessiner
un oiseau.

Je plonge le pinceau dans la
couleur grise

Et lui dessine un carré

Avec des barreaux et un cadenas.

Mon fils me dit, tout surpris:

Mais c'est une prison, père,

Ne sais-tu donc pas dessiner un
oiseau?

Je lui dis : Mon fils, excuse-moi,

Je ne sais plus comment sont
faits les oiseaux.

Mon fils pose devant moi ses
crayons de couleurs

Et me demande de lui dessiner la mer.

Je prends un crayon mine

Et lui dessine un cercle noir.

Mon fils me dit :

Mais c'est un cercle noir, père,

Ne sais-tu donc pas que la mer
est bleue?

Je lui dis : Écoute, mon fils,

Jadis, je savais très bien dessiner
les mers,

Mais on m'a confisqué ma canne
à pêche,

On m'a pris mon bateau,

On m'a interdit toute relation
avec la couleur bleue,

Et avec le poisson de la liberté.

Mon fils pose devant moi son
cahier de dessin

Et me demande de lui dessiner
un épi de blé.

Je prends un crayon

Et lui dessine un revolver.

Mon fils se moque de mon ignorance

Et me dit, tout étonné:

Ne fais-tu donc pas la différence
Entre un épi de blé et un revolver?

Je lui réponds : Écoute, mon fils,

Je savais jadis comment était
fait l'épi de blé,

Comment était la galette de pain,

Comment était la rose,

Mais en ce temps métallique,

Où les arbres de la forêt

Se sont enrôlés dans la milice

Où la rose est en tenue léopard,

En ce temps d'épis armés,

D'oiseaux armés,

De culture armée,

Je n'achète pas une galette de pain

Sans y trouver un revolver,

Je ne cueille pas une rose dans
un bosquet

Sans qu'elle me menace de son arme,

Je ne feuillette pas un livre dans
une librairie

Sans qu'il explose entre mes mains.

Mon fils s'assoit sur le bord de mon lit

Et me demande de lui réciter un
poème.

Je verse une larme sur l'oreiller.

Il la ramasse et me dit:

Mais c'est une larme, père, et non
un poème,

Je lui dis:

Quand tu seras grand

Et que tu liras la somme de la poésie
arabe,

Tu sauras que le mot et la larme
sont frère et sœur

Et que le poème arabe

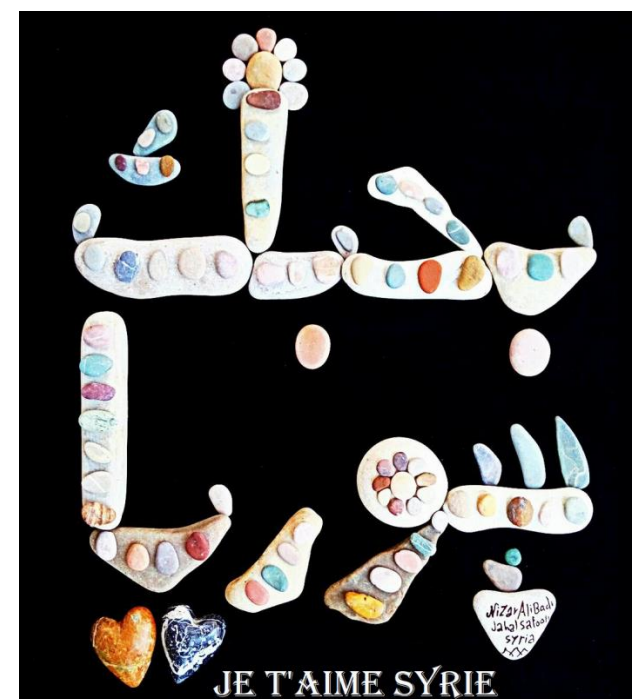
N'est qu'une larme qui coule
entre les doigts.

Mon fils pose devant moi sa boîte
de couleurs

Et me demande de lui dessiner
une patrie.

Le pinceau tremble dans ma main

Et je fonds en larmes.



JE T'AIME SYRIE

POÉSIE NOIRE



photographie de Vincent Dutois

POÉSIE NOIRE

Vous voulez me voir disparaître jusqu'à effacer mon nom mais c'est impossible car je reste dans le cœur de mes amis qui sont pays.

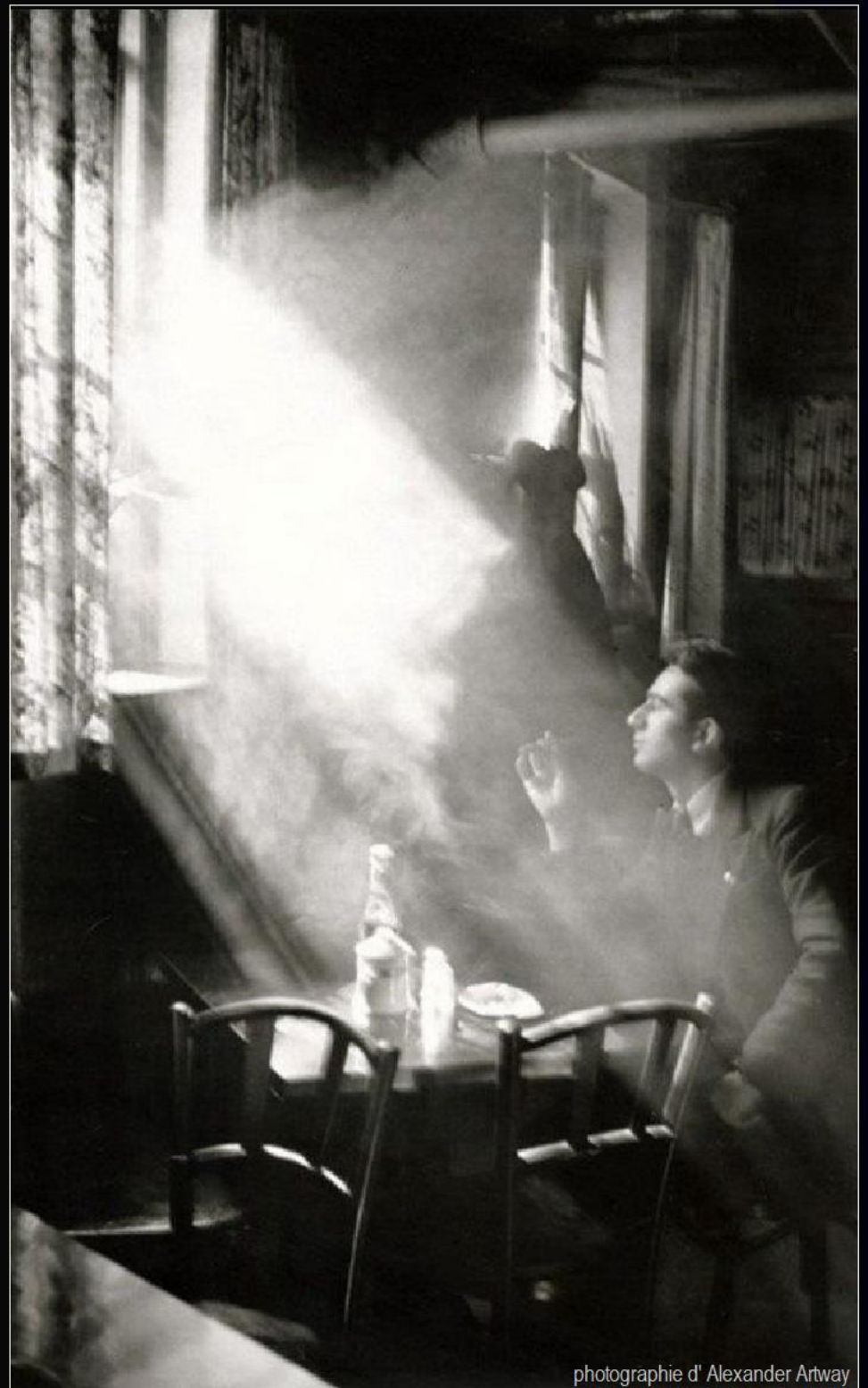


photographie de Diane Grimmet

Les bons à rien sont jaloux de mon bonheur.
Les saloperies sont trop basses pour être ramassées.
Ne pas parler des cons et notre indifférence les aura neutralisés.
Nous estimons les salauds par le mépris.

POÉSIE NOIRE

Tu n'as que vingt ans
Que ferais-tu de tes jours
Sans ce petit coin de café
Hors de cet angle de faïence
Décoré d'arabesques bleues
C'est là qu'on te quitte
C'est là qu'on te retrouve
Amer et nonchalant
Dans tes heures creuses
Morbidement figées
Qu'attends-tu
Que le destin renverse la donne
Et que tu recouvres tes sens incisifs
Avant l'ennui vespéral
Qui macère déjà dans ton crâne
Dans mille mirages aphones
Attends-tu
Que l'espérance renonce à sa balade
Et vienne égayer tes sourires jaunes
Elle ténue et toi fourbu
Allez-vous reprendre votre ballade
Et désapprendre à tricher
Entre l'oreiller
Et l'inaugural café du matin
Elle te dira qu'espérer est suave
Et toi te voyant toujours esclave
N'as-tu pas encore vomi ce coin
Son fumet d'heures fastidieuses
Où tournent badauds et plaisantins
Des paumés aux idées creuses
Qui ne chérissent que deux refrains
L'argent facile et courir la gueuse
Va débroussailler ton chemin
Bats-toi car moi je te veux révolté
Assez révolté pour sauter
Hors de la poisse du cercle vicieux
Bientôt chenu presque gamin
Bouscule la résignation enfin
D'un revers de la main attire
Et largue tous tes vocables oiseux
Dès lors balance-toi dans l'avenir
Mû par la braise de ton vœu
On ne peut rien forger sans le feu.
Boualem RABIA



photographie d' Alexander Artway



HUMAIN DE RACE

MAUVAIS

- genre pervers _____
- né pour prendre _____
- politique pouvoir malin _____
- temps argent peur _____
- faible violent lâche _____
- client libre de choix _____
- réflexe soumis obéit _____
- croît espère _____
- croyance _____
- tyrannique supplie _____
- cupide avare _____
- indifférent _____
- moi dictateur _____
- arrogant prétendant _____
- haine des talents _____
- jaloux violeur peureux _____
- xénophobe _____
- raison de la force _____
- concourt _____
- s'augmente _____

BON

- genre naturel
- né pour donner
- sage devoir intelligent
- éternité amour rage au cœur
- déserteur courageux brave
- choix de la liberté citoyen
- pense debout digne
- sait ou ne sait pas doute
- science
- ne quête pas souffre en silence
- donne son pain partage la faim
- curieux
- avec nous ou contre nous mais toujours avec nous
- humble travailleur artisan
- beauté tendresse
- politesse du cœur hospitalier
- étranger
- force de la raison
- participe
- s'améliore



Pierre Marcel Montmory
www.poesielavie.com



BON À RIEN

Absence de volonté et timidité morale

La peur du courage	transforme	en lâche
L'ambition d'arriver	transforme	en poltron
Le désir de jouir	transforme	en pervers
L'envie de posséder	transforme	en jaloux
La faiblesse de l'instinct	transforme	en violent
L'ignorance volontaire	transforme	en esclave
La timidité morale	transforme	en complice des crimes
L'absence de volonté	transforme	en humain déshumanisé
L'absence de pensée	transforme	en client de la tyrannie

POÉSIE NOIRE

LES ENFANTS DU DÉMON



Deux enfants se disputent.
Deux petits démons noirs.
Étaient-ils frères ou cousins ?
Étaient-ils enfants ou démons ?
Étaient-ils seulement des enfants ?

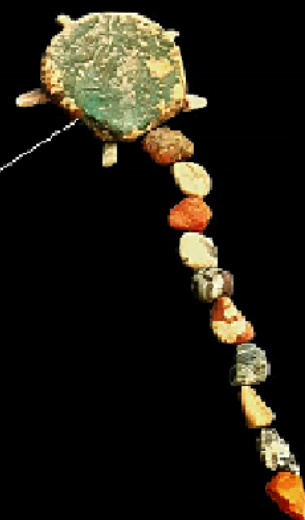
La boue avait la couleur de leur peau,
Le monde avait la couleur de leur cœur,
La neige avait la couleur de leur âme,
La montagne avait la couleur de leur force,
Les étoiles avaient la couleur de leurs yeux.

Ils étaient nus comme les vers
Qu'ils déterraient.
Sales comme la poussière
Qu'ils foulaient,
Méchants comme les hommes
Qui les entouraient,
Heureux comme les oiseaux
Qui les survolaient,
Misérables comme la vie
Qui les terrassait.

Deux enfants se disputent.
Deux petits démons noirs.
Étaient-ils mâles ou femelles ?
Étaient-ils enfants ou démons ?
Étaient-ils seulement des enfants ?

Leur peau avait la couleur de la boue.
Leur cœur avait la douleur du monde.
Leur âme avait la douceur de la neige.
Leur force avait la hauteur de la montagne.
Leurs yeux avaient le bonheur des étoiles

Matéo Maximoff



Nizar Ali BADR sculpteur

Qui a déclaré
le droit au bonheur ?

C'est le peuple.



Pierre MONTMORY

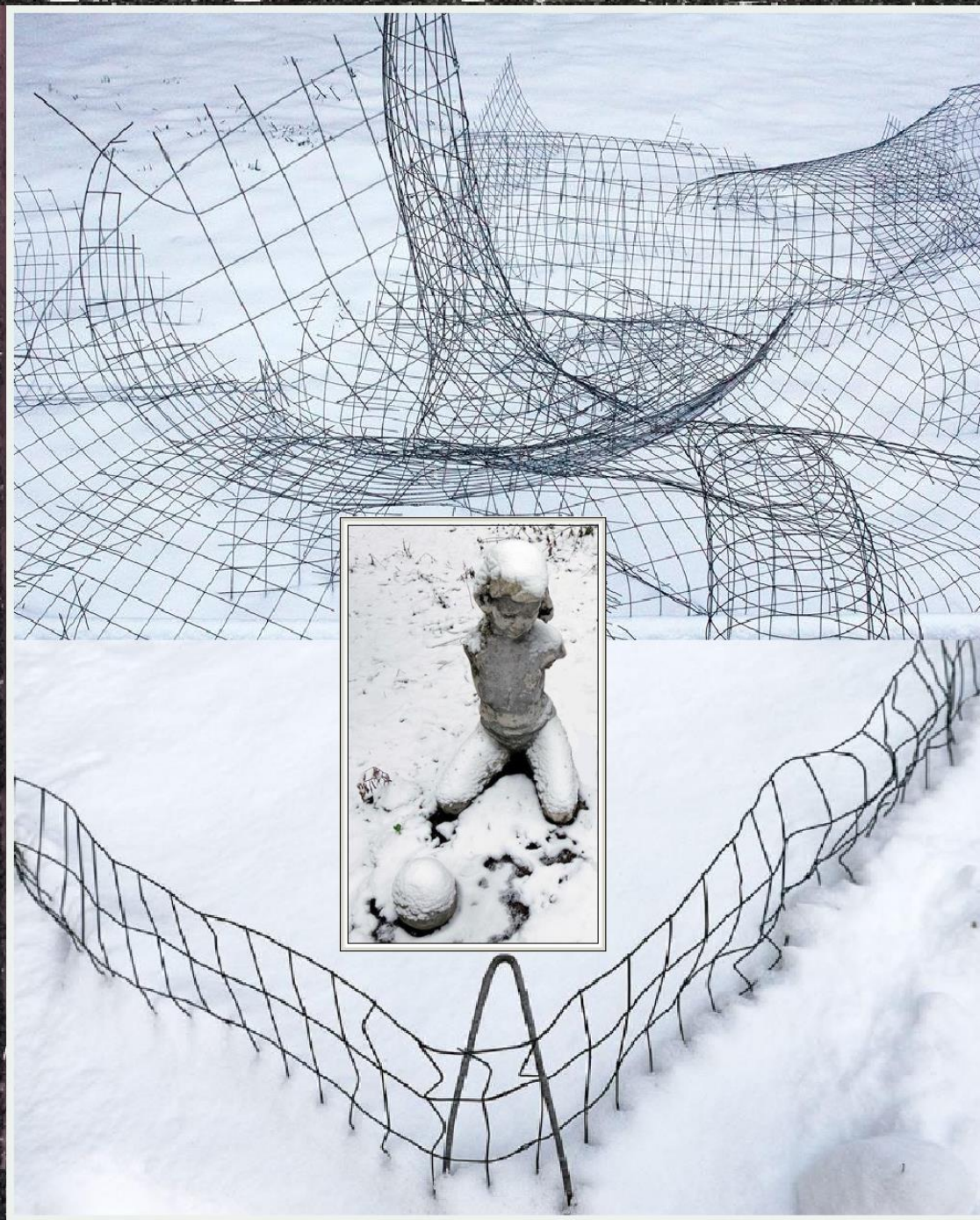
POÉSIE NOIR



Il a neigé des cendres.



photographies
d'Olga TITOVA



poème de
Pierre Marcel
Montmory

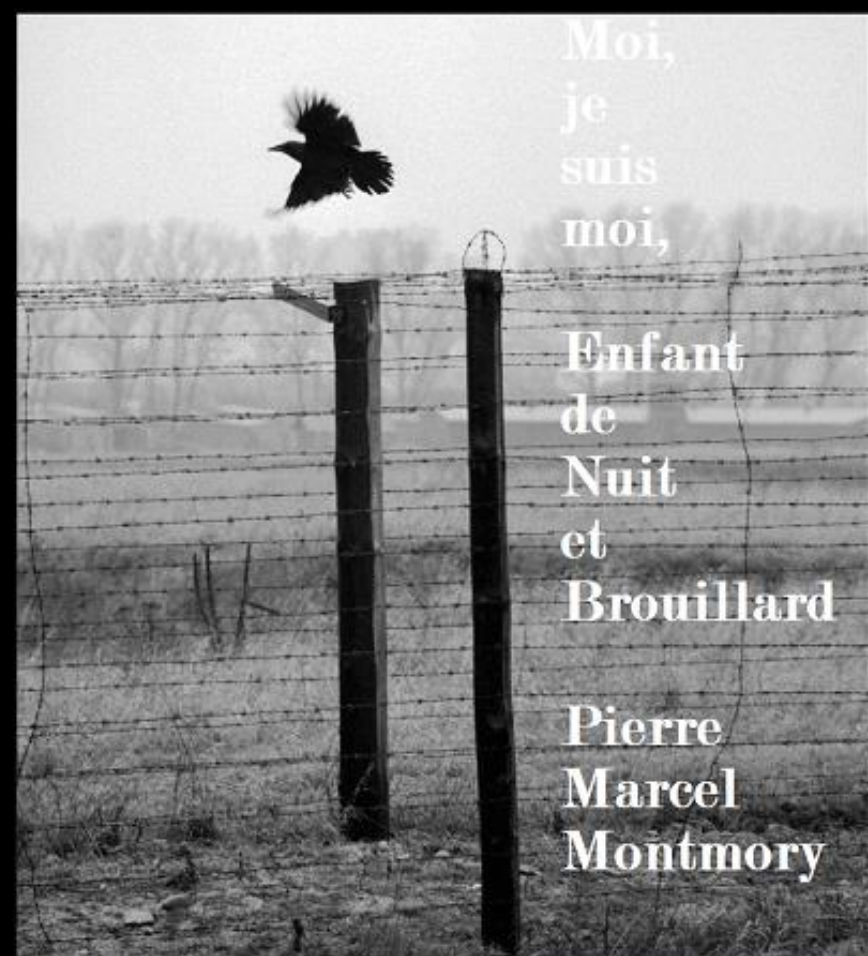
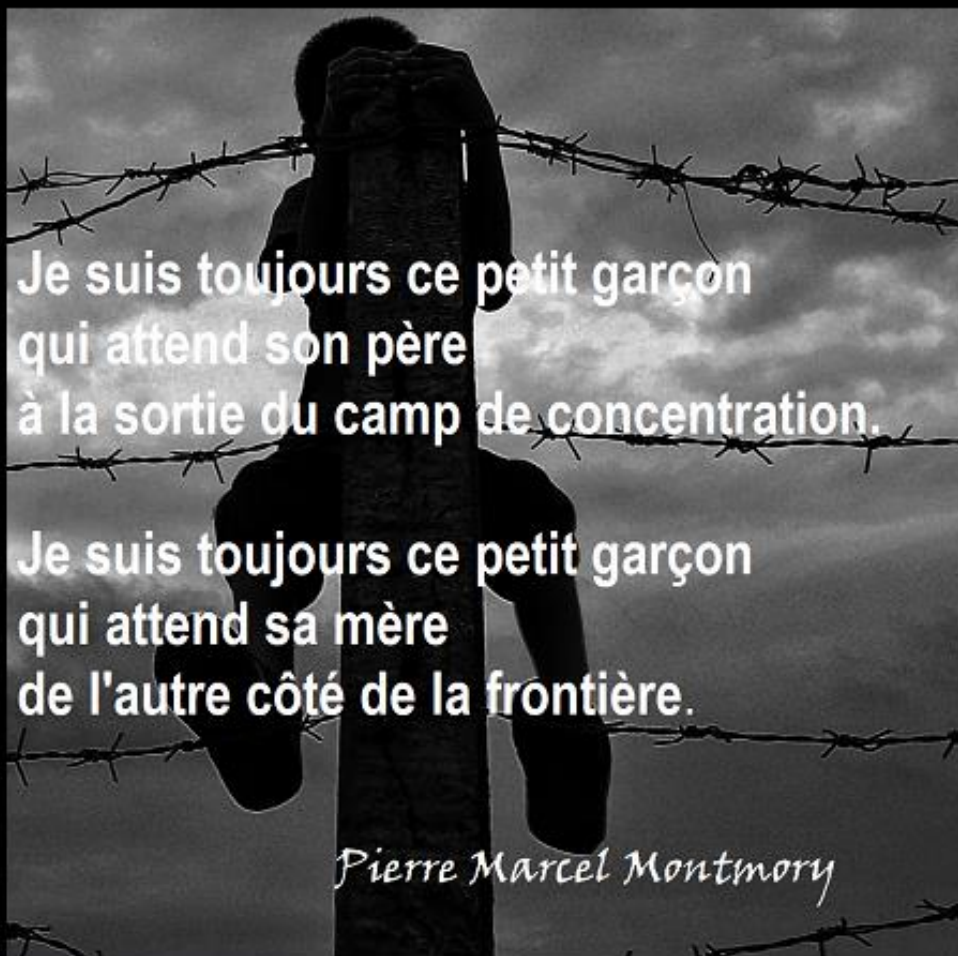
L'innocence est tombée.

POÉSIE NOIRE

L'enfant de Nuit et de Brouillard se nommait Jour.



Nizar Ali BADR sculpteur



POÉSIE NOIRE



BLOWIN' IN THE WIND DE BOB DYLAN

Combien de routes un homme doit-il parcourir
Avant de l'appeler un homme ?
Sur combien de mers une colombe blanche doit-elle naviguer
Avant de dormir dans le sable ?
Oui, et combien de fois les boulets de canon doivent-ils voler
Avant qu'ils soient définitivement interdits ?
La réponse, mon ami, souffle dans le vent
La réponse souffle dans le vent

Oui, et combien d'années doit exister une montagne
Avant qu'il ne soit emporté par la mer ?
Et combien d'années certaines personnes peuvent-elles exister
Avant qu'ils soient autorisés à être libres ?
Oui, et combien de fois un homme peut-il tourner la tête
Et faire comme s'il ne voyait rien ?
La réponse, mon ami, souffle dans le vent
La réponse souffle dans le vent

Oui, et combien de fois un homme doit-il lever les yeux
Avant qu'il puisse voir le ciel ?
Et combien d'oreilles un homme doit-il avoir
Avant qu'il puisse entendre les gens pleurer ?
Oui, et combien de morts faudra-t-il jusqu'à ce qu'il sache
Que trop de gens sont morts ?
La réponse, mon ami, souffle dans le vent
La réponse souffle dans le vent

پیش از استیلا



Nizar Ali Badr
Jabal Saloon

نزار علی بدر

POÉSIE NOIRE

LE PRIX DES ÉTOILES

Les gens chassés de ce côté-ci
Comme les gens chassés de l'autre côté
Les gens sont pris dans le mur

Le mur craque
Les gens craquent
Mais les gens se hâtent
De reconstruire ce côté-ci
Comme ce côté-là

Le mur a raison
Les gens ont raison
Mais les gens sont en prison
De ce côté-ci
De ce côté-là

Dans le mur la vie manque d'air
Alors les gens espèrent
Dans le mur mûrissent des graines
Alors les gens ont de la peine

Dans le mur murmure une source
Alors les gens poussent
Le mur va céder
Mais les gens tombent

Le mur se défend
Mais les gens tombent
Le mur grandit
Mais les gens tombent

Comme une tombe
Le mur est silence
Comme une bombe
Le mur est sentence

Et les gens sont des gens
Qui sable et ciment
Tiennent les briques
Jusqu'au firmament

poème dit :



Pierre Marcel Montmory - trouveur



POÉSIE NOIRE

SÉRAPHIN. JUDITH et IBRAHIM



Nizar Ali BADR
sculpteur

Nouvelle de Pierre Marcel MONTMORY

- POÉSIE NOIRE - Journal gratuit - Pierre Marcel Montmory Éditeur -
Imprimé par TC Transcontinental à Montréal – ISBN - IMP - 978-2-925190-78-3

SÉRAPHIN, JUDITH et IBRAHIM

Nouvelle de Pierre Marcel Montmory

Son petit pied glisse dans la chaussure à talon-aiguille, entre ses doigts longs et fins. Elle attache la bride de cuir noir autour de sa cheville diaphane. Elle allonge sa jambe de ballerine et ses mains frôlent son galbe en remontant jusqu'à l'aine blanche. Elle tire son bas de soie couleur chair, elle défait un pli du bas en tirant la soie sur son mollet contracté.

Elle se lève de la chaise, elle se profile dans le contre-jour de la fenêtre de la chambre d'hôtel où elle

finit de s'habiller, ce matin-là d'Avril.

Séraphin a attendu que Judith soit prête à partir, qu'elle ait dormi son compte.

Il la regardait dans la lumière qui éclaboussait sa silhouette si féminine que sa présence était comme un fluide dont les vagues se mouvaient en flammes bleues, en vapeur de lait, il avait le goût à la bouche de l'eau claire, de son corps mélangé au sien. Il s'était habillé exactement comme la veille. Il portait une chemise de coton

blanc brodée à la main, le col large ouvert sur sa poitrine nue, il arborait un petit foulard de soie, rouge, autour de son cou musclé pour porter sa tête qu'il coiffait d'un large feutre violet foncé et un peu usé. Ses pantalons de velours à grosses côtes étaient larges, couleur noire, un peu usé aussi.

Par-dessus il avait un petit gilet sans manches qui cintrait sa taille et une veste noire de travail de toile rude; il se servait de toutes ses poches pour ranger ses seuls biens : une montre

sans bracelet dans un vieux porte-monnaie de cuir mauve, une clef rouillée large comme la main, un petit carnet de notes effeuillé et un stylo-plume. Il avait en tout neuf euros cinquante, de ferraille.

Judith se retourna sur lui qui la regardait sans la voir car il était dans ses pensées. Elle devina ce qui le tracassait. Il tira ses traits vers le bas de son visage lorsque Judith se mit devant lui. Debout, elle le regardait d'en haut, elle plongeait soudain dans son visage défait. Et puis, en souvenir de cette nuit qu'ils venaient de passer tous les deux. Elle et lui souriaient en même temps. Dans leurs yeux on ne put dire qui avait commencé. Ils joignirent leur lèvres et leur baiser les unit pour l'instant de cette journée où les heures avaient commencé, elles aussi, à unir leurs forces, à se ramasser dans les bras du temps qui les broyait. Séraphin serra Judith si fort par la taille, qu'elle lui mordit la bouche. Le chœur de leurs cris réveilla le silence de l'hôtel, qui était comme un témoin muet, dans le silence de Dieu : un homme et une femme, qui se livraient parce que sacrifiés.

Ils ont desserré leur étreinte. Séraphin lave le sang de sa bouche. Judith repeint ses lèvres en rouge carmin, redresse sa chevelure, se contorsionne devant le miroir pour vérifier l'apparence d'elle-même. Séraphin s'approche de la porte comme s'il allait sortir.

- Prends ton sac, on se tire.

Judith, soudain affolée, ramasse son sac et balbutie :

- Où ?

- T'as qu'à me suivre.

- T'as du fric, pour un petit-déjeuner ?

- Pour un petit déjeuner, oui, pour le reste on a la vie pour trouver.

Séraphin dévale les marches quatre à quatre, son corps souple glisse le long de la rampe. Judith le suit et descend prudemment sur ses talons aiguilles, l'escalier est fraîchement lavé, elle manque plusieurs fois de se casser la figure.

Le patron de l'hôtel, un petit gros à tête de grec, prend le frais en sifflotant sur le trottoir devant la porte. Séraphin arrive en coups de vent, il aperçoit le taulier, esquisse un pas de danse comme pour changer de direction puis se ravise et va droit à la sortie, en passant près du boss. Il le salue en touchant son chapeau, lui tortille un sourire de connivence mais le vieux le regarde d'un œil noir, il l'inquisitionne :

- Quand allez-vous me payer ?

Séraphin s'approche, l'air bon enfant :

- Cette nuit où jamais.

Le vieux, les mains dans le dos, regarde ses pieds et, en bougonnant, il toise Séraphin qui le regarde dans les yeux, un air idiot sur le front, le sourire narquois dans le coin de sa bouche. Le taulier :

- Qu'est-ce que vous m'offrez en garantie ?

Le vieux con a l'air d'insister et Séraphin réplique comme au théâtre, une phrase dont il semble être lui-même l'auteur :

- J'ai laissé ma valise là-haut dans la chambre, vous pourrez en disposer si je ne vous paie pas, j'ai dedans quelques affaires de valeur.

- Pourquoi ne les rendez-vous pas puisque vous n'avez pas d'argent ?

- Ce sont des affaires de famille, c'est sentimental.

- C'est sentimental ? Et la note à payer : c'est sentimental. Vous n'avez pas d'argent, vous cherchez du travail ?

- Quel genre de travail ?

- Dans un restaurant.

- Ah, je vois, plongeur.

- Ça vous intéresse ?

Certainement pas, monsieur, je suis un artiste, moi, je ne gagne pas ma vie, elle m'est offerte, je suis un poète.

Le vieux propriétaire et le jeune Séraphin se retournent au bruit des talons-aiguilles de Judith qui tricote des gambettes devant l'hôtel. Elle s'approche des deux bonhommes :

- Je pourrais faire le ménage, je suis travailleuse.

- Merci ma jolie. Le ménage je m'en occupe... Occupes-toi de trouver de quoi, si tu veux que ton ami récupère la valise où il a caché un fabuleux trésor.

- Si tu touches à ses affaires, je te casse la gueule.

- Judith.

- Allez-vous en tous les deux avant que je me fâche.

- Salaud.

- Allez, viens, Judith.

Il empoigne la môme par le bras et la tire vers la fuite. Judith se retourne vers le vieux qui jubile en la regardant de ses deux yeux de cochon, il la déshabille mentalement, les deux mains fourrées dans les poches de son

pantalon, il rit et bave. La gosse est furieuse, elle crache devant lui par terre avant de disparaître sur les traces de Séraphin qui l'attend au carrefour.

Séraphin lâche un grand coup de sifflet et Judith est déjà sur lui, elle saute dans ses bras, il la serre contre lui.

Les amoureux tournent et embrassent l'Univers avec eux. Le jeu peut durer car la faim ne les fait pas souffrir, ils n'ont que l'eau des fontaines pour vivre. Mais la Terre se dessèche et il faut faire vite avant que la peau des amants ne soit brûlée par le feu inextinguible de ce nouveau temps.

Ils remontent tous les deux l'avenue en direction du Soleil, ils marchent comme à l'affût, ils marchent vite regardant tout autour d'eux. Le ciel, une toile bleue tendue qui va craquer dans l'air sec. Un léger vent enveloppe leurs corps, seule leur âme est fraîche ombre où ils plongent, sans savoir si, à la surface ils nageront encore. Jusqu'à la rive, le passeur compte les pas de ces voyageurs aux sourires heureux. Il les guidera jusque chez la mort dans le noir des nuits. Quand enfin les marins amants de la mer auront trouvé le port d'attache au cou d'une fille qui les trompa, pour une chanson, un peu d'or, la mort les unit dans le linceul d'un lit d'hôtel.

Mais l'amour ne peut pas mourir de faim, il se nourrit de lui-même.

Séraphin et Judith traversent la rue. Ils entrent dans un petit café, où, à cette heure de midi, les tables à la terrasse commencent à se remplir pour le déjeuner. Ils choisissent une table au bord du trottoir. Judith lit la carte, Séraphin est presque allongé sur sa

chaise, comme dans un fauteuil, il pose une jambe sur une cuisse, s'étale, décontracte, il baille.

- Qu'est-ce que tu prends ?

- Un grand crème et un croissant.

- Attends.

Judith l'interrompt :

= T'auras assez ?

- Si je prends qu'un café, oui.

- Je crois que je peux t'offrir le croissant. Attends un peu, il faut que je fouille dans mon sac.

Pendant ce temps-là, Séraphin tourne la tête dans tous les sens, il tente d'attirer l'attention du garçon qui zigzague entre les tables.

- Hep.

- J'arrive.

Judith étudie toujours la carte du menu comme si elle tenait à découvrir quelque met extraordinaire qu'elle puisse déguster pour satisfaire son appétit, tant la joie de vivre danse dans son corps à peine posé sur la chaise. Seul son regard est présent. Séraphin cherche à lire dans ses yeux tous les mots qui lui disent qu'il est heureux de vivre avec Judith.

Si le mot existe, c'est que la chose existe. Alors, l'amour existe et Séraphin et Judith aussi.

Judith lève le nez de sa lecture, elle apostrophe le garçon qui se trouve à côté :

- J'ai faim, monsieur.

Le garçon, un parisien au visage gris et à l'œil torve, se retourne.

- Tout de suite, mignonne.

- Eh, vas-y mollo, si t'es pas beau.

Séraphin engueule le garçon qui est déjà loin et qui gueule, lui, vers le comptoir, sa commande :

- Un crème, un café...

Le bruit des paroles mélangé au tintamarre de la ville embrouille l'ambiance chaude de la terrasse encombrée de gens et de marchandises.

Comme par miracle, le garçon est déjà de retour :

- Et voici, les amoureux.

- Et la soustraction ?

- Très juste, drôle même.

L'addition donc : douze euros quatre-vingt-quinze.

Judith ramasse le ticket et compte dans sa tête. Séraphin ouvre son poing sur la table et sa main aplatit le tas de ferraille, Judith, bien droite sur sa chaise, sort la main de son sac et fait paraître sur la table un beau billet de deux cents euros.

Judith tient le billet posé sur la table, lâche un sourire de circonstance au serveur indifférent. Séraphin en sursautant sur sa chaise, se réveille soudain et interroge sa compagne qui coupe la question qu'il allait poser :

- Je m'excuse, je n'ai pas de monnaie.

Et elle se rassoit. Alors Séraphin en profite pour poser sa question mais, au moment d'ouvrir la bouche il reste la mâchoire bloquée, muet. Quelle question, en effet, valait-il la peine de poser ? Judith avait de l'argent, et bien tant mieux, de toute façon, avec ou sans il faudrait bien vire et, si c'était avec Judith, c'est évident qu'il l'aimait pour ne pas se passer d'elle, comme si elle était sa vie, comme si elle était la vie.

Judith a partagé le croissant en deux. Ils déjeunent sans parler, ils se fient aux bruits de l'ambiance. Les clients de midi vont et viennent. La chaleur étouffe.

Les clients, ici, ont le choix. On peut même emporter son casse-croûte et sa boisson enveloppés et aller déjeuner sur un banc dans la rue. Les pigeons font l'ambiance et les moineaux piaffent sur votre tête. C'est la fête pour soi tout seul, le défilé de têtes qui vont et viennent et vous, assis sur un banc dans la rue vous fixez les gens. Séraphin et Judith jouent à donner des noms à tous ces êtres que l'on croise dans la vie sans les connaître, ils sont faits de traits grossiers comme des anecdotes à l'intérieur d'un roman. Ils jouent tant qu'ils oublient tout. La mémoire revient et déchire le voile de leur absence au réel, ils se doivent de se lever et faire quelque-chose, mais quoi ?

- Si on allait nous promener ?

- Faut que je me trouve un boulot.

- Tu en trouveras en chemin.

- D'accord, par où on va ?

- Par là.

Elle a levé la main en pointant son doigt, elle est debout maintenant, Séraphin l'imite et ils sortent de la foule presque à la nage, ils échouent sur le quai du port. Le vent, le calme bouillant, les mouettes criardes. Ils sont haletants. Appuyée à la rambarde, Judith crie :

- Viens, Séraphin.

Elle part en avant vers la mer, il cour presque derrière elle.

Séraphin la suit comme un loup, il est collé à ses pas, il rive sa marche à son odeur. Elle roule ses hanches. Ses jambes légères la portent comme une gazelle, elle marche devant lui pour lui ouvrir la route. Il chasse dans le sentier de sa gloire.

Le couple se promène sur le chemin côtier après avoir longé les quais du port encombré de bateaux de toutes sortes, de tous les pays. Le chemin domine une falaise abrupte qui domine la mer. Le temps est radieux. Un coin de l'horizon reste sombre. Tout le reste n'est qu'éclat de lumière. Le haut de la falaise est coiffé d'herbes balayées par le vent fort. Il faut se pencher en avant pour avancer. Judith arrête de marcher, elle relève son corps qui se déplie dans une claque de vent, elle est assise de force et, ses paroles sont noyées :

- Arrêtons-nous.

Séraphin n'a pas tardé à la rejoindre et il se couche près d'elle dans les hautes herbes.

La fille s'approche du garçon, bouge comme un vrai félin. Son corps ondule à la surface de l'herbe tendre, sa chair frémit sous sa peau transparente, blanche rosée, comme l'hymen d'une vierge. Elle balaye de ses longs cheveux noirs le visage de Séraphin.

Séraphin la regarde faire dans la tranquillité de son désir il sait que c'est elle qui l'appelle. Il a croisé les bras sous sa tête et semble attendre que la mer s'ouvre tant il est prêt à se donner à elle dans le calme parfait de son âme. Judith défait sa robe, son soutient gorge, sa culotte. Dans la discrétion de la nature elle commet ses actes d'instinct, pour son amour. Ses seins se gonflent de sève, sa croupe se fait large, elle cabre ses reins, s'ouvre à lui, Séraphin.

Il est encore plus beau lorsqu'elle est nue. Elle ouvre sa braguette et lui fait un plaisir coquin. Goûte à la force du désir, emportée par les flots. Le

marin la trouve sur sa quille. Pauvre goélette de pacotille, fille mouillant mon port, je monte à son bord.

Ils se sont assoupis, le temps au vent de passer sur eux, emportant les nuages.

Le Soleil avait basculé derrière l'horizon quand ils se sont mis debout et ont repris leur marche, en direction de la ville.

- Viens, lui avait simplement dit Séraphin.

Et elle l'avait suivi. Et elle a bien fait, de le suivre, cet amoureux-là. Elle ne s'ennuyait jamais avec lui.

Ils revinrent sur leurs pas et Séraphin ouvrait la marche. À l'horloge du port il était huit heures. La journée avait été magnifique et les gens s'attardaient dehors, avant les souper.

Ils entrèrent dans le petit café de ce matin près de leur hôtel.

Camille, le patron, s'affairait derrière son bar à servir des apéritifs quand Séraphin fit son entrée. Il se dirigea tout droit entre les clients, fit le tour et passa derrière le bar. Là dans un coin entre des caisses il prit sa guitare. Camille qui l'avait senti dans son dos laissa tomber malgré lui :

- Bonne chance, Séraphin.

Séraphin s'effaça, vite fait, et rejoignit Judith qui l'attendait dehors.

Judith est assise à une table avec Ibrahim qui sirote un café :

- Bonjour Ibrahim.

- Bonjour Séraphin, comment tu vas ?

- Bien, merci. Tu es prêt ?

- Dans deux minutes. Assieds-toi.

Séraphin s'assoit à la table entre Ibrahim et Judith.

Maintenant ils forment un cercle pour se concerter. Ils n'ont pas besoin de beaucoup de mots pour se comprendre. Ils se connaissent bien, ils savent qui ils sont : des artistes. Ils vont bientôt entrer en scène et ils se détendent une dernière fois avant de bondir à l'assaut du public. À la prochaine manche, ils feront les comptes. Maintenant le compteur est à zéro, c'est un nouveau jour, il faut en profiter d'être là tous les trois, réunis pour le Grand Mystère.

Ibrahim sort avec précaution de sa veste de costume, un étui à cigarettes. Lentement, il en choisit une, la porte à la bouche, referme son étui en le faisant claquer d'un petit coup sec, d'une autre poche il sort un joli briquet doré qu'il fait claquer aussi et qui étincelle dans sa main. Il porte la flamme doucement jusqu'à la pointe de sa cigarette, tire une longue bouffée de fumée qu'il rejette en l'air après l'avoir dégustée.

Le scénario est le suivant : un vieux monsieur riche a rencontré une pauvre fille des rues et, par charité, il l'invite à manger au restaurant. Pendant ce temps, l'amoureux de la fille est à sa recherche. Il entre par hasard dans le restaurant où sont attablés le vieux et la fille.

- Comment, c'est encore toi, et moi, moi qui te cherche, moi ton fidèle serviteur que tu trompes pour un repas.

- Pour un repas, pour un repas ?

La fille se lève et continue à crier :

- Ça fait trois jours que je n'ai rien mangé. Tout ce que tu me laisses, c'est les restes.

Le garçon se fâche :

- Les restes, des restes ?

Il se tourne vers le vieux qui tremble de peur. Il fait semblant de lui donner une tape sur la tête mais, dans son mouvement, il accroche exprès la perruque du vieux. Son trophée à la main, le jeune annonce à la cantonade :

- Il ne reste rien sur la tête des vieux qui volent la jeunesse.

Alors, le vieux, se sentant humilié se lève, va pour récupérer sa perruque, esquisse un geste mais le jeune garçon, plus fort et grand que lui avance pour le faire reculer vers la porte en brandissant bien haut la perruque. On croyait que le jeune allait frapper le vieux.

D'un coup la claque partait et l'assistance sursautait, et c'est le jeune qui s'affalait. Sur quoi, Ibrahim se hâtait de dire :

- Merci messieurs-dames pour notre petit théâtre.

Ibrahim saluait tout le monde et Séraphin se relevait pour saluer avec lui, et Judith, et tous en chœur passaient leur chapeau en disant de belles paroles, des mercis les amis, à votre bon cœur, la paix soit avec vous...

Ils ressortaient triomphant comme des stars après leur show, ils comptaient ensemble la recette et se la partageaient en parts égales et ensuite, avec de quoi pour tenir deux ou trois jours d'avance, ils décidaient : c'est le temps des vacances, il faut se lâcher. Séraphin partait avec sa pépée dans la nature, et Ibrahim allait draguer dans sa chasse personnelle.

Une fois les dettes payées au taulier, Séraphin et Judith avaient des ailes.

Pierre Marcel MONTMORY *trouveur*

Ce qui compte c'est la puissance de la joie qui éclate à la vitre de nos yeux.

Anton Tchekhov :

Comment les communautés défaillantes fonctionnent-elles ?

Dans les sociétés en échec, il y a mille imbéciles pour tout esprit raisonnable, et mille mots pourris pour chaque parole consciente, la majorité reste l'ignorant, et domine toujours le sain d'esprit.

Si vous voyez des sujets triviaux s'élever dans une société sur des paroles conscientes, et que des gens triviaux mènent la scène, vous parlez d'une société très ratée.

Par exemple, des chansons et des mots insignifiants, vous voyez des millions de gens danser et répéter les mots. Et le propriétaire de la chanson devient célèbre, connu et aimé, les gens prennent leur opinion sur les produits de la société.

Quant aux véritables écrivains et auteurs de talent, personne ne les connaît et personne ne leur donne de la valeur ou du poids.

La plupart des gens sont banaux et consomment les absurdités et les drogues.

Quelqu'un qui nous engourdi pour faire disparaître nos esprits et quelqu'un qui nous fait rire avec des choses banales est mieux que quelqu'un qui nous réveille à la réalité et nous blesse en disant la vérité.

Je t'aime.

Personne n'est un étranger.

Sham a huit ans :

« Avant j'étais très belle ».

(Avec ses mains, elle mime les contours d'un visage disparu):

« La guerre m'a détruite ».

Les descendants de résistants et de résistantes entendent rappeler, à la veille des élections législatives la nocivité des idées d'extrême droite qui propagent toujours les mêmes messages de haine à l'encontre de minorités.

La vie est courte. Nous l'avons passée dans le tourment et son titre est douleur.

Autrefois c'était toujours et maintenant c'est revenu et demain c'est encore.

Nous vivons d'éternité, et nous laissons aux aquoibonnistes le temps mécanique des horloges.

Nous glissons dans la fluidité de l'infini.

**Se taire aide l'opresseur.
Parler inquiète le tyran.**

Federico Fellini : « *Le fascisme naît toujours d'un esprit provincial, d'un manque de connaissance des vrais problèmes et du rejet des gens, que ce soit par paresse, préjugés, cupidité ou ignorance, pour donner un sens plus profond à leur vie. Pire encore, ils se vantent de leur ignorance et cherchent le succès pour eux-mêmes ou pour leur groupe à travers une présomption, des affirmations sans fondement et une fausse démonstration de bonnes qualités, plutôt que de faire appel à la véritable capacité, à l'expérience ou à la réflexion culturelle.*

Le fascisme ne peut être combattu si nous ne reconnaissons pas qu'il est simplement le côté stupide, pathétique et frustré de nous-mêmes dont nous devons avoir honte ».

La démocratie bourgeoise populiste déteste le peuple.

**Il n'y a pas trop d'immigrants,
Il y a trop de salauds.**

*Si le silence est d'or
Si la parole est d'argent
L'action est le prix*

Mon pays c'est la Terre

Les frontières c'est misère

Mon pays c'est mon corps

Mes racines sont mes jambes

Je suis de partout

Souverain de ma personne

Je suis humain

Résistant à la violence

Je me donne à aimer

Libre d'être libre

Famille humaine

Enracinée dans l'Univers

Fier de mon présent, de mon don,
de ma récolte

Je ne fais pas de littérature

J'écris pour tout le monde

Ouvrier travailleur artisan

Pourquoi des guerres ?

Parce que :

Chaque salaud a quelqu'un à tuer.

*Si tu es triste lorsque tu es seul,
c'est que tu es en mauvaise compagnie.*

C'est bien d'aider les plus faibles.
Mais l'aide aux plus faibles est souvent
de l'apitoiement. Les médiocres gèrent la
misère pour améliorer leur statut.

C'est pourquoi les plus forts devraient
aider aussi les meilleurs.

Car les meilleurs se rongent d'angoisse
et leurs révoltes les tuent.

*Ne te lasse pas de crier
ta joie d'être en vie et
tu n'entendras plus d'autres cris.*

Boris Vian :
« *Ce qui m'intéresse, ce n'est pas le
bonheur de tous les hommes, c'est celui
de chacun.* »

Maryse Condé :
La vie ne serait un don
Que si chacun d'entre nous pouvait
choisir
Le ventre qui le porterait
Or, être précipité dans les chairs
d'une miséreuse
D'une égoïste, d'une garce
Qui se vengera sur nous des
déboires de sa propre vie
Faire partie de la cohorte des
exploités, des humiliés
De ceux à qui on impose un nom
Une langue
Des croyances, ah, quel calvaire !

Pierre Marcel Montmory :
JE SUIS NÉ RICHE
*Je suis né riche
Pas besoin de rien
Pour chercher mon pain
Et me payer du bonheur
J'étais déjà quelqu'un
Je suis devenu le même
Je dis toujours je t'aime
Et cela fait le bien*

*Ceux qui refusent mes cadeaux
N'acceptent pas leur innocence
Car ils ont mauvaise conscience
À fabriquer le néant des sots
Ceux qui refusent mon bonjour
Cultive la haine des salauds
Qui tuent tout ce qui s'aime
Et à eux-mêmes restent sourd
Ceux qui disent tout
Ne disent pas ce qu'ils pensent
Ils ont peur du grand trou
Ils vivent et ils meurent sans naissance*

*Les ratés de l'existence
Trouvent la terre trop basse
Pour être saluée d'importance
Cette mère mal aimée lasse
Paltoquets foulant les trottoirs
Qui visitent les foutoirs
Et se laissent croire
Comme larrons en foire
La rude maladresse
Des salauds en laisse
Obéissants au stress
D'une mort maîtresse
Le jour est pour eux le calvaire
Et la nuit place à l'enfer
Les perdus n'ont pas de repos
Et ils n'échangent pas leur peau
Ils votent et ils rotent
Ils gagnent au jackpot
Ils fument de vieux clopes
Dans l'œil du Cyclope*

*Heureusement le drapeau
Flotte au mat de misère
Et quand le mal est trop haut
Il est temps de partir en guerre
Misère de misère l'ennemi en vue
Ils cherchent un mot rassembleur
Le mot chien n'ayant jamais mordu
Ils marchent sur l'étranger
qui leur fait peur
Je les ai vus passer devant ma porte
La Terre roulait sous leurs pieds*

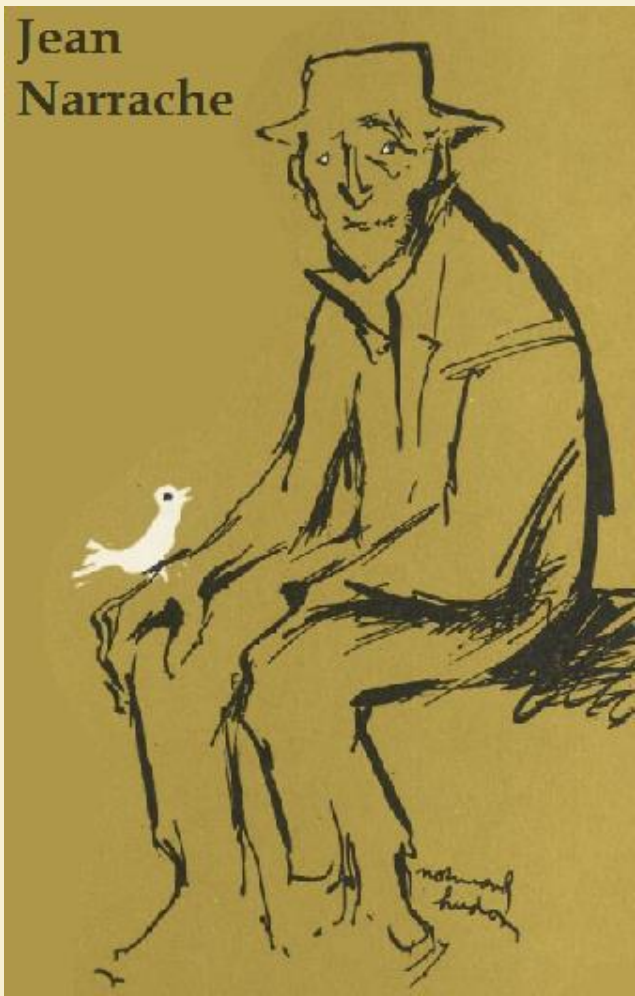
*J'ai vu le malheur qui les porte
Ils ne m'ont pas entendu crier
Je me suis dit il est trop tard
Il eût fallu qu'ils m'écoutassent
Quand ils n'étaient encore que des as
Dans le jeu de carte des mignards
La peur mauvaise conseillère
Leur a pris le bras ballant d'ennui
Et leur a soufflé son haleine amère
Et leur sang est devenu bruit
Ils n'ont plus eu de sens
La bataille du sang mêlé
Rougissait la Terre assoiffée
De cet argent que l'on dépense
Je ne veux pas mourir assassin
Car je n'ai pas renié de quel sein
Je me nourris le cœur serein
La paix avec moi se sent bien*

Ahmed Ben Mahmoud :
Nous vénérons le pain la pluie
les aboiements de chiens dans la nuit
les reflets de nos lopins de terre
sur le limon maladroit
il y a le citronnier
il crie de sa grande bouche
que faire des saisons
si elles sont de ciment
j'irai nu de souvenirs
je chargerai mon dos
de regards d'oiseaux
ils traceront une ligne de sable
autour des rivages incertains
ils ouvriront ma poitrine
à la joie des mains cueilleuses d'olives
ces mains qui me poussent
à ouvrir la porte
à l'étreinte vive
ma prière est une ovation
aux routes invisibles
aux splendeurs de l'inconnu
entre un visage et le bleu du ciel
il y a le fracas de la vie pour laquelle
je ne prends aucune précaution
je suis vivant maintenant
que j'ai atteint certaines imprudences.



بدر شاعر العالم

JEAN NARRACHE, LE GRAND POÈTE CANADIEN



PRÉFACE

Je vous fais part de mes réflexions de flâneur le long des rues et le long de la vie. Je suis un type qui rit jaune pour faire oublier qu'il s'attendrit.

La vie a tellement changé, la vie a changé et pour le mieux, il n'en faut pas douter. Nous avons eu la deuxième grande guerre en 1939, celle qui devait mettre fin à tout jamais à toutes les guerres, mais la guerre n'est pas terminée, vous le savez bien. Grâce à un truc merveilleux découvert par les marchands de fournitures de guerre, elle dure toujours. Et il en coûte des milliards par année pour la faire durer, et l'on s'y habitue.

Évidemment, la fabrication perpétuelle de nouveaux armements donne du travail à beaucoup de gens. Oui ! Et ces mêmes gens se font arracher le plus gros

de leur salaire par des taxes de plus en plus élevées afin de permettre à notre sage gouvernement de faire fabriquer encore plus d'engins de guerre.

...Et puis, autre beau progrès ; nous avons la bombe atomique, mes amis. Ça, c'est une fichue belle invention dont les gueux comme moi peuvent se réjouir. Pensez donc, on a toutes les chances du monde de crever sans avoir à payer le médecin et le croquemort.

Et puis aujourd'hui les gens vont dans la lune et ceci n'est pas si nouveau. Depuis combien de millénaires les poètes vont-ils dans la lune sans fusées compliquées ? Habités à vivre sans manger dans un pays qui, pourtant, engraisse si bien.

Les poètes canadiens sont d'une maigreur qui les prédestine à ce genre de voyage.

En tout cas, les gueux sont encore plus gueux que jamais et les millionnaires encore plus riches que naguère. Qu'il y ait des gens qui sont immensément et même dégoûtamment riches, je m'en fous éperdument, je n'ai jamais voulu me résigner à perdre mon temps à faire de l'argent.

Mais je ne peux m'empêcher de songer aux gueux d'aujourd'hui. La misère a évolué comme tout le reste, mais elle n'a pas diminué.

Terre dans le Parc Lafontaine et le long des rues pour y regarder passer les pauvres gueux, les malchanceux, les éternels mal foutus, les "Under dogs" de notre terrible société. Ils sont mes frères et vous ne pouvez me le reprocher de les aimer, de les comprendre et de partager leur humour parfois amer, mais jamais méchant.

Bon sens de bon sens ! On m'a toujours dit que je ne savais pas écrire... comme si je ne m'en étais jamais douté

moi-même ! Voilà bien des lignes que je gaspille et je n'ai pas trouvé le moyen d'employer les expressions courantes des gens qui écrivent bien : "prise de conscience, dépouillement, engagement, dimensions !" Il faut que j'en fasse mon deuil : je ne serai jamais membre de l'Académie ! Il ne me reste d'autre alternative que de me faire pendre comme mon vénéré maître le poète François Villon ; c'est le seul moyen qui me reste de m'élever au-dessus de mes contemporains.

Mes chers lecteurs, quand vous aurez lu ce livre, vous serez peut-être désappointés. Si j'étais plus riche, je vous offrirais de vous remettre votre piastre, mais que voulez-vous, ce n'est pas ma faute, si je suis... Jean Narrache et sans le sou ! Jean NARRACHE Juin 1961

J'PARL' POUR PARLER

J'parl' pour parler...
j'parl' comm' les gueux,
Dans l'espoir que l'bruit d'mes paroles
Nous engourdisse et nous r' console...
Quand on souffre, on s' soign' comme on peut.

J'parl' pour parler... ça, je l'sais bien.
Mém' si j'vous cassais les oreilles,
La vie rest'ra toujours pareille
Pour tous ceux que c'est un' vie d'chien.

J'parl' pour parler pas rien qu'pour moi,
Mais pour tous les gars d'la misère;
C'est la majorité su' terre.
J'prends pour eux autr's,
c'est ben mon droit.

J'parl' pour parler. Si j'me permets
De dir' tout haut c'que ben d'autr's
pensent,
C'est ma manières d'prendre' leur défense:
J'parl' pour tous ceux qui parl'nt jamais !

PENSÉES POUR LA ST-SYLVESTRE

Ben oui ! Encore un an qu'achève,
Encor douz' mois qui sont passés
En emportant un peu d'nos rêves
Puis en nous laissant plus cassés.

Ah ! faut pas dir' ça pour se plaindre !
D'abord, ça sert à rien d'chiâler.
Puis, y'a tant d'chos's
qu'on pouvait craindre
Mais qu'à pas fallu avaler !

On s'est empesté l'existence
À s'fair' peur en r'gardant l'av'nir ;
Et puis, nous v'là qu'à soir on pense
Qu'tout ça, ç'a fini par pas v'nir.

Pensez-y puis vous aller m'croire :
Au lieu d'jouir d'la vie comme ell' vient,
On s'est bourré la têt d'histoires
Qui nous ont fait souffrir pour rien.

Quand on r'gard' notr' passé, faut s'dire :
« C'a pas t'jours été ros', mes vieux;
Seul'ment, é'aurait ben pu étr' pire. »
Comm' ça on peut se compter chanceux.

On s'figur' trop qu'la vie est dure ;
On est là qui r'chign' puis qui s'plaint.
Si on r'gardait c'que d'autrs endurent
On trouverait p'-tête
qu'on s'plaint le ventr' plein.

On trouv' qu'le bonheur vient pas vite,
Puis quand il vient, c'pas pour longtemps.
Mais si v'nait rien qu'quand on l'mérite,
Pensez-vous qu'i viendrait souvent ?

Des fois, on s'plaint de pas étr' riches,
D'pas étr' rentiers, comm' de raison,
D'pas vivr' fournis d'pièc's et d'babiche,
D'pas avoir d'auto ni d'maison.

On s'imagin' qu'la vie est rose
Pour tous les gars qui r'suent argent,
Et qu'd'avoir de mém' des tas d'choses,
C'est ça l'bonheur ! ... Band' d'innocents ! !

A LA DERIVE

Oui, quand on a du gris aux tempes
Et qu'on sent qu'on a plus vingt ans,
Y'a ben des soirs que, sous la lampe,
On r'pense à nos jours d'l'ancien temps.

On feüll'te son coeur comme un livre
Où c'est qu'des pag's au coin plié
Marqu'nt des passag's
qu'on voudrait r'vivre
Et qu'ça s'rait trop trist' d'oublier.

On r'pense à tout c'qu'on a pu dire
De mots d'amour, d'mots enjoleurs
À cell' qui, rien qu'à nous sourire,
Nous avait ensorcelé l'coeur.

Notr' rév' s'en va à la dérive,
Comme un bateau qui vient d'casser '
Son câble et qui s'éloign' d'la rive,
Sur la mer houleus' du passé.

Pas d'matelots, pas d'capitaine,
Pas d'voil's, surtout pas d'gouvernail,
Notr' bateau court la prétentaine
Toujours au larg', ben loin du ch'nail.

L'bateau qu'a cassé son amarre
Descend, des fois, jusqu'aux flots bleus
Et fil' sans que rien le rembarre,
Du côté des pays heureux.

D'autr's fois, quand la mer se démonte,
Son sel nousfait pleurer les yeux.
C'est quand les souvenirs remontent
Du fond du gouffre des adieux.

Oui ! quand on a du gris aux tempes
Et qu'on repenseànos vingt ans,
Les yeux mouillés, sous l'or d'la lampe,
On r'fait nos voyag's d'l'ancien temps.

JASETTE À NOTRE-DAME

J'sais ben qu' ma toilette est pas belle ;
j'ai pas l'temps d'aller m'rhabiller,
excusez ! J'rent' dans votr' chapelle
tout en m'en r'venant d'travailler.

Me sembl' que votr' visag' se penche
comm' pour sourire à tous les gueux,
bonn' Sainte- Vierge en robe blanche,
aux bras tendus sous votr' chal' bleu.

J'voudrais vous dir' ma r'connaissance
pour toutce que j' vous dois d' bienfaits;
j' jargonn' si mal que, quand j'y pense,
ça m'rabat tout d'suit le caquet.

Pour étr' capabl' d'vous fair' comprendre

tout c'que mon pauvre coeur voudrait,
j'peux pas trouver les mots ben tendres,
les mots en or que ça prendrait.

Pourtant, quand j' veux faire un' jasette
a Saint-Joseph ou Notr'-Seigneur,
c'est curieux comm' j'ai d' la parlette:
ça march' tout seul, puis a plein coeur.

Ça s' comprend,
j' leur parl' d'homme à homme,
vu qu'y étaient, comme moi, ouvriers.
Quand mêm' que
j'suis pas d' la haut' gomme,
j'me sens à l'ais' pour les prier.

Seul'ment, c'est une autr' pair' de manches
pour vous parler, Ô Rein' des Cieux,
M' faudrait un parler du dimanche,
vu qu'vous ét's la Mer' du Bon Dieu.

Ecoutez ma pauvre prière,
c'est cell' d'un gars la larme aux yeux ;
écoutez-la, vous ét's ma mère,
vous, Notre-Dam' des Malchanceux !

Ma mèr' d' la terr', j' l'ai pas connue,
j'me souviens pas qu'ell' m'ait bercé ;
mais quand j' tais p'tit, vous ét's venue
dans mes rêv's pour la remplacer.

J' vaux pas grand chos', j'suis en guenilles;
j'vous en prie, faut pas m'en vouloir.
C'est d'mêm' dans les meilleur's familles ;
y faut toujours un mouton noir.

J' suis l' mouton noir ! J'suis la bête
qui sait rien fair' qu'a du bon sens.
J'suis comme une espèc' de poète ;
pardonnez-moi, j'ai ça dans l'sang.

Oui! j'fais des vers, j' barbouill' des livres !
J' mourrai, comme ils dis'nt, indigent; |
mais j' m'en fous! j'ai l'plaisir de vivre
sans perdr' mon temps à fair' d'l'argent.

Dans la vie, c'est comm' ça qu' ça s'passe;
quand ben mém' qu'on s'dégrimonerait,
on peut pas tous étr' « premier d'classe »,
en faut à la queue, c'est pas vrai ?

Quand on est à la queue d' l'école,
c'pas un' place au gouvernement !

Saint' Mère ! on en r'çoit des torgnoles
ben plus qu'on r'çoit des compliments.

Ah ! les bêtis's que j'ai mangées!
Ah ! les coups d' pied
qu' j'ai r'çus dans l'dos!
Ah ! les filets d' vache enragée
qu' j'ai avalés sans dire un mot !

J'suis malchanceux; c'est pas d'ma faute
si j'irapp' pas les bons numéros.
Tandis que l'succès va aux autres,
moi, j'attrap' toujours les zéros.

Ah ! croyez-moi, j'ai pas d'envie
contr' ceux qui sont rich's avérés,
mém' si j'travail' rai tout' ma vie
sans gagner d'quoi m'faire enterrer.

Ca, ca fait rien. Tout's mes souffrances,
j' les accept' toujours comm' mon lot,
vu que j'perds jamais l'espérance
que j' serai récompensé en Haut.

La misèr', ça dur' l'existence,
mais l'ciel dur'ra l'éternité.
J'suis tell' ment sûr d' ma récompense,
si j' viens à bout d'la mériter.

J'vous d'mand?'ni succès ni richesse,
pourvu qu' ma vieille ait le confort,
puis qu'on vive ensembl' notr' vieillesse
et qu'on se r'trouve après notr' mort.

Ma vieille, ell', son affaire est claire ;
son ciel est gagné, c't' entendu.
Moi, j'sais qu' j'ai ben du ch'min à faire;
trompez-vous pas ! j'suis pas rendu !

Pour moi, y'aurait pas d'ciel sans elle. —
Excusez si j'ai mal parlé ! —
Y'a rien qu'ell' qui m'rend la vie belle :
mon bonheur, c'est là où elle est.

Mes pauvres vers, c'est des rimettes ;
Ah! non, c'est pas rich' comm' cadeau !
J'ai beau suer à m' mettre en lavette,
j'sais pas l'tour d'en fair' des plus beaux.

Acceptez-les, à Notre-Dame!
Acceptez-les avec mon coeur.
Ayez encor pitié d'mon âme,
c'est tout c' que j'demand' comm' faveur.

J'os' pas espérer qu'en fin d' compte,
vous essuieriez mon front en sueurs
avec votr' châl' bleu, comm' dans l'conte
du pauvre diabl' qu' était jongleur !

**Oraison Funèbre
de mon Chien**

Non ! t'étais pas un chien d'salon,
un d'ces chiens-chiens pour demoiselles,
qu'ont des prix aux expositions
pis qui couch'nt dans des lits d'dentelles...

Quand j't'ai trouvé tout estropié,
j'ai compris qu'dans ta vie d'misère,
t'avais mangé ben plus d'coups d'pieds
que d'viand'... Pour ça, on était frères.

Tu me r'gardais d'un air si doux
quand tu mettais ta pauvr' têt' ronde
pis tes gross's patt's su' mes genoux,
qu'on aurait dit qu't'étais du monde.

Tu comprenais ben sûr, pauvr' vieux,
tout's mes rancœurs, tout's mes détresses.
Rien qu'à me r'garder l'blanc des yeux,
tu devinais tout's mes tristesses.

Tu m'guettais comme un collecteur,
comme un' police, un' sentinelle.
C'est pour ça que j't'app'lais Malheur ;
tu m'lâchais jamais d'un' semelle.

Soir d'été

L'soleil s'couche au bout d'la rue Wolfe
En ayant l'air de j'ter un œil
Sur la terre ousque tant d'mond' souffre ;
C'est ben lui quis'fich' de nos deuils.

Comme tous les autr's soirs, j'me promène
Sans trop r'garder, sans trop savoir.
J'fil' mon ch'min comme une âme en
peine,
Droit devant moé l'long du trottoir.

J'long' les rues ousque sont tassées
tout's nos masur's de pauvres gens,
notr' rue qui pue la fricassée,
le ling' sale et pis l'manqu' d'argent.

C'est l'quartier des quêteux d'naissance
Qui sont v'nus au mond' tout ratés,
Des gâs comm' moé qu'ont pas eu d'chance
Et pis qu'la vie a pas gâtés.

Dans les fonds d'cour, a gauche, a droite,
Je r'marqu' les famill's d'ouvriers
Qu'étouff'nt dans leurs maisons étroites,
Assis dehors en train d'veiller.

La femme à moitié débraillée,
Rien qu'en jaquett' sous son jupon,
Les ch'veux en fond d'chais' dépaillée,
Est à cul plat su' son perron.

Elle a pas l'coeur d's'mettre en toilette.
D'abord, elle a l'p'tit à nourrir :
Pis un' journée su' la cuvette
Ça vous ôt' ben l'goût d's'embellir.

Ell', c'est ça sa villégiature :
S'assir dans l'air mort du soir d'août
D'avant les hangars pis les clôtures,
Tout en r'gardant s'battr' les matous.

Son mari, les culott's pendantes,
S'est mis nu-pieds et pis en corps.
Y fum' sa pipe à la brunante.
Y'a pas a dir', c'est beau l'confort !

Tandis c'temps-là, au coin d'la rue,
Les enfants jouent, sal's pis morveux.
Tout' c'te marmâill'-là qui pouss' drue,
C'est encor' d'la grain' de quêteux...

...La gueul' serrée, l'hom'm' pis la femme
R'gard'nt, sans rien dir', dormir le p'tit.
D'quoi qu'i' parl'raient ?
Chacun s'renferme
Dans l'silenc' d'un rêve abruti.

S'parler d'amour ? S'fair' des tendresses ?
Y'a ben longtemps qu'ca leur dit plus.
Tous les espoirs de leur jeunesse,
Ca fait un' méch' qu'i' sont foutus.

Lui, pens' que d'main faudra d'l'ouvrage
Pour payer l'groceur pis l'loyer.
Y pens' qu'à mesur' qu'i' prend d'l'âge
Ça d'vient plus dur de travailler.

...Elle, a s'voit encore en famille,
Dans la misère à pus finir ;
Ell' pense au lavage, aux guenilles,
Pis ell' s'demand' c'qu'i' vont d'venir.

Y s'aim'nt toujours, mais sansse l'dire ;
Y s'ront comm' ça jusqu'à leur mort,

Comme un' pair' de vieux ch'vaux qui tire
Toujours att'lée dans l'mêm' brancard.
Et sur c'tableau plein d'vie réelle
Du bonheur simpl' du travailleur,
Entre les cord's à ling' d'la ruelle,
La lun' qui s'lèv', jett' sa lueur

JASPINAGES

Nos lumières
Nos députés, c'est des lumières
qui m'font penser aux mouch's a feu.
Y'ont tout leur éclat dans l'derrière
et ça éclair' rien qu'les suiveux.

L'espoir
Nourrir d'l'espoir dans notr' jeunesse,
c'est naturel ; tout nous sourit
jusqu'à ç'qu'on trouv', dans notr' vieillesse,
qu'l'espoir nous a jamais nourri.

Bilinguisme
Etr' bilingue ! Ah ! quel avantage!
pouvoir prendre à la radio
deux fois plus d'romans-savonnage
et de commentair's idiots !

La musique moderne
Tout' la grand' musiqu' modern', j'pense
qu'c'est du vacarme organise.
Mais l'don qu'on peut pas lui r'fuser,
c'est d'nous faire aimer mieux l'silence.

Economie
Ménag', t'auras ta récompense
quand le trent' d'avril s'ra venu :
tu pourras p't-êtr' payer, - quell' chance !
tout ton impôt sur le r' venu!

Le secours
Fiez-vous pas à tout l' mond'. C'est drôle
mais ça s'pourrait qu' vous vous trompiez!
Quand vous d'mand'rez un coup d'épaule,
des fois, vous r'cevrez un coup d'pied.

Sans taxes
Un d'ces bons jours, faudra qu' tu crèves;
A quoiça sert de t'tracasser ?
Ris à la vie et fais des rêves,
Puisqu' y'a rien qu'ça qu'est pas taxé.

L'PARC LAFONTAINE

A soir, j'suis v'nu tirer un' touche
dans l'pare Lafontain', pour prendre l'air

à l'heure ousque l'soleil se couche
derrière' la ch'minée d'chez Joubert.

Ici, on peut rêver tranquille
d'avant l'étang, les fleurs pis l'gazon.
C'est si beau qu'on s'croit loin d'la ville
ousqu'on étouff' dans nos maisons.

Les soirs d'été, c'est l' coin d'ombrage
pour v'nir prendre' la fraîche'
pis s'promener,
après qu'on a sué su' l'ouvrage,
qu'l'eau nous pissait au bout du nez.

Faut voir les gens d'la class' moyenne,
c'-t'adir' d'la class' qu'a pas l'moyen,
tous les soirs que l'bon Yieu amène,
arriver icit' à pleins ch'mins.

Les v'là qui viennent,
les pèr's, les mères,
les amoureux pis les enfants
dans l' z'allées d'éraabl's-à-giguère
qui tournaill'nt tout autour d'l'étang

Ça vient chercher un peu d'verdure,
un peu d'air frais, un peu d'été,
un peu d'oubli qu'la vie est dure,
un peu d'musique, un peu d'gaîté !

Les jeun's, les vieux,
les pauvr's, les riches,
chacun promèn' son coeur, a Soir.
Y'en a mêm', tout seuls, qui pleurnichent
su' l'banc ousqu'i' sont v'nus s'asseoir...

Par là-bas, au pied des gros saules,
v'la un couple assis au ras l'eau ;
la fill' frôl' sa têt' su' l'épaule
d'son cavalier qu'est aux oiseaux.

A l'ombre destall's d'aubépines,
d'autr's amoureux vienn'nt s'faire' l'amour.
Vous savez ben d'quoi qu'i' jaspinent :
Y s'promett'nt de s'aimer toujours.

Y sav'nt pas c'te chos' surprenante,
qu' l' amour éternel, c'est, des fois,
comm' l'ondulation permanente :
c'est rar' quand ça dur' plus qu'un mois.

Pour le moment, leur vie est belle ;
y jas'nt en mangeant tous les deux
des patat's frits dans d'la chandelle,
en se r'gardant dans l'blanc des yeux.

Deux mots d'amour, des patat's frites !
Y sont heureux, c'est l'paradis !
Ah ! la jeunesse', ça pass' si vite,
pis c'est pas gai quand c'est parti !

...D'autr's pass'nt en poussant su' l'carosse ;
c'est des mariés d'l'été dernier.
Ça porte encor leu ling' de noces,
qu'ça déjà un p'tit à soigner...

Par là-bas, y'en a qui défilent
devant le monument d' Dollard
qu'est mort en s'battant pour la ville.
...D'nos jours, on s'bat pour des dollars...

Tandis que j'pass' su' l'pont rustique
fait avec des arbr's en ciment,
l'orchestr' dansl'kiosque à musique
s'lanc dans: « Poète et Paysan ».

Oh ! la musiqu', c'est un mystère!
On dirait qu'ça sait nous parler...
on s'sent comme heureux d'nos misères;
ça parl' si doux qu'on veut pleurer.

D'autr's s'en vont voir les bêt's sauvages,
(deux poul's, un coq pis trois faisans.) —
Y s'arrét'nt surtout d'avant les cages
des sing's qui s'berc'nt en grimacant.

Y paraîtrait qu'des savants prouvent
qu'l'homme est un sing' perfectionné.
Mais, p'têtr' ben qu'les sing's,
eux autr's, trouvent
qu'l'homme est un sing' qu'a mal tourné.

... Les yeux grands comm'
des piastr's françaises,
la bouche ouverte et l'nez au vent,
Y'a un lot d'gens qui r'gardent à l'aise
la fontain' lumineus' d'l'étang.

C'est comme un grand arbr' de lumière,
ça monte en l'air en dorant l' soir.
- C'est couleur d'or, d'rose et d'chimère:
a ca r'tomb, d'un coup, comm' nos espoirs.

Ï Ah! c'est ben comm'? les espérances
qu'la vie nous four' toujours dans l'coeur !
Ca mont', ca r'tomb' pis ça r'commence :
dans l'fond, ça chang' rien qu'de couleur.

POÉSIE NOIRIE

DEPUIS LE NÉANT

Depuis le temps que je marche
Noé a construit son arche
L'homme l'a-t-il remercié
Sans qu'il trahisse la pitié

Depuis le temps que je marche
Dans les yeux de mes ancêtres
J'ai vu tous les enfants naître
Sur les pas des patriarches

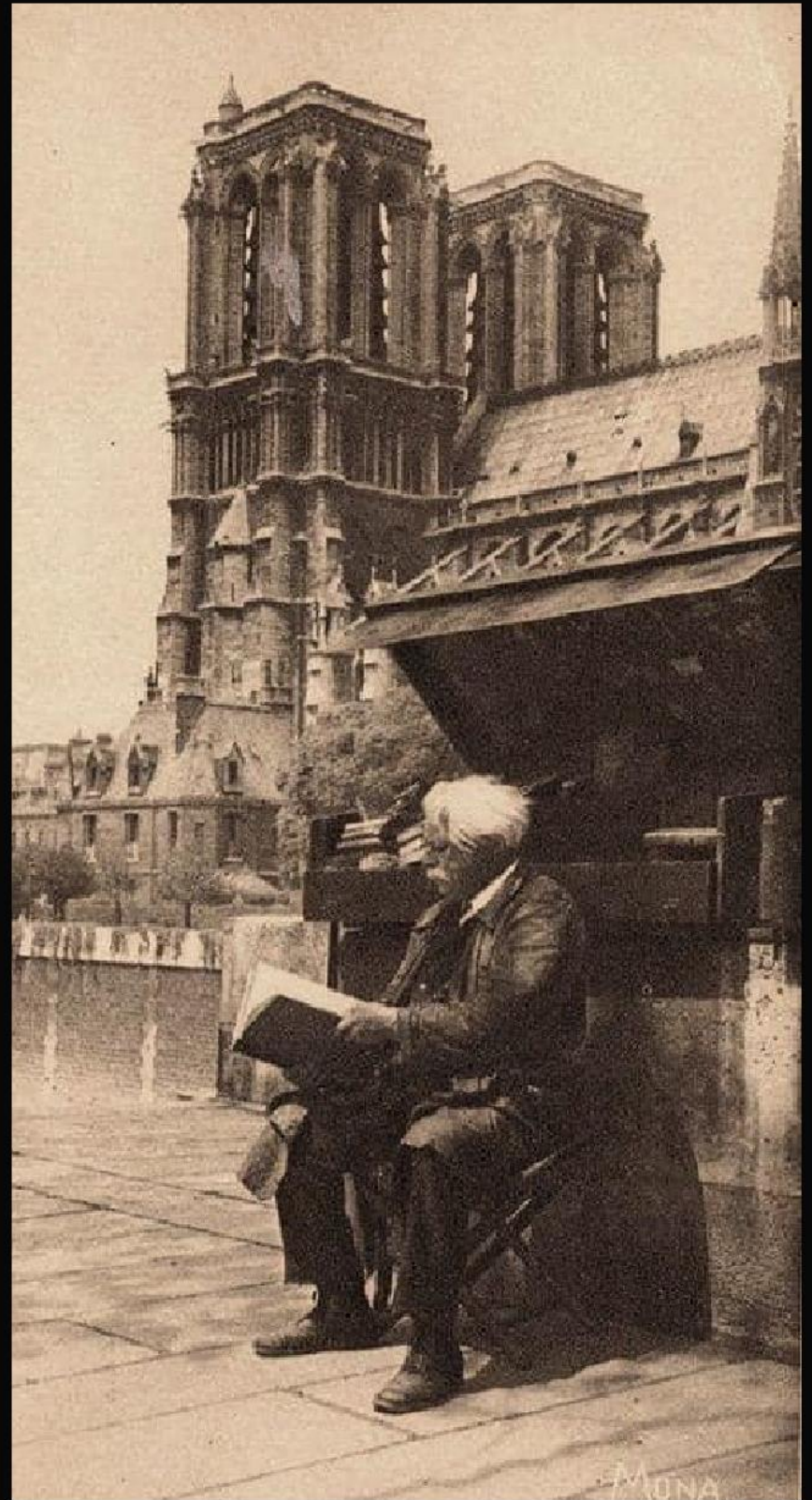
Depuis le temps que tu me suis
Comme un chien abandonné
Je vis méfiant en Jésus Christ
Sans autre maître que la vie

Depuis le temps que tu me suis
Les carrefours te réveillent
D'autres intrus te conseillent
Tu vas selon ce que tu fuis

Depuis le temps d'éternité
Je n'ai pu planter ma maison
Entre les murs des prisons
Le vent toujours m'a libéré

Depuis le temps qu'il pleut pour rien
Mes yeux ont vu pleurer les miens
Ma femme porte mon enfant
Je lui donne un nom : Néant

Pierre MONTMORY



POÉSIE NOIR

Qui crée la douleur est sans honneur.

Mon pays c'est mon corps.

Les frontières c'est ma peau.

Exilé par le colon je suis peuple.

Exilé par la nation je suis rebelle.

Abandonné je suis humanité.

Pierre MONTMORY

POÉSIE NOIRIE



NOTRE DAME DES PLEURS

Une belle ruine où croassent les corbeaux
Elle a bonne mine avec ses oripeaux
Esméralda danse dans la lumière d'eau
Dans la niche de pierres du vieux Quasimodo

Cosette et Gavroche la connaissent à fond
Toutes les misères y reposent leur front
Des hirondelles au printemps qui y refont
Toutes les faims plus vives avec leurs démons

Le ciel toujours pardessus les trous des pierres
Le vent porte parole à toute la Terr'
Du cœur volontaire monte une prière
Pour que de pain l'éternité jamais n'espèr'

Les petits fanfans des ruisseaux du grand Paris
Jouent juste pour oublier leurs parents démunis
La prison de la mauvaise foi ennemie
Qui sacrilège ignore tout de la vie

Pierres sur pierres les travailleurs de la sueur
Construiront les bons pardons du riche seigneur
Des étrangers vanteront les belles heures
Où la lumière sans ombre brûle les rieurs

Poètes sans noms savants ignorés des rois
Vos vitraux laissent passer la science reine
Vos mélodies nourrissent terre sereine
Artisans de la maison des joies et des peines

Notre Dame des Pleurs perdue sur la Terre
Nous te donnons tous notre cœur pour te plaire
Fais ce que tu veux pour tes cieux et espère
Nous penserons de l'ombre à la lumière

Pierre Marcel Montmory trouveur

photographie de Rohan Shrestha

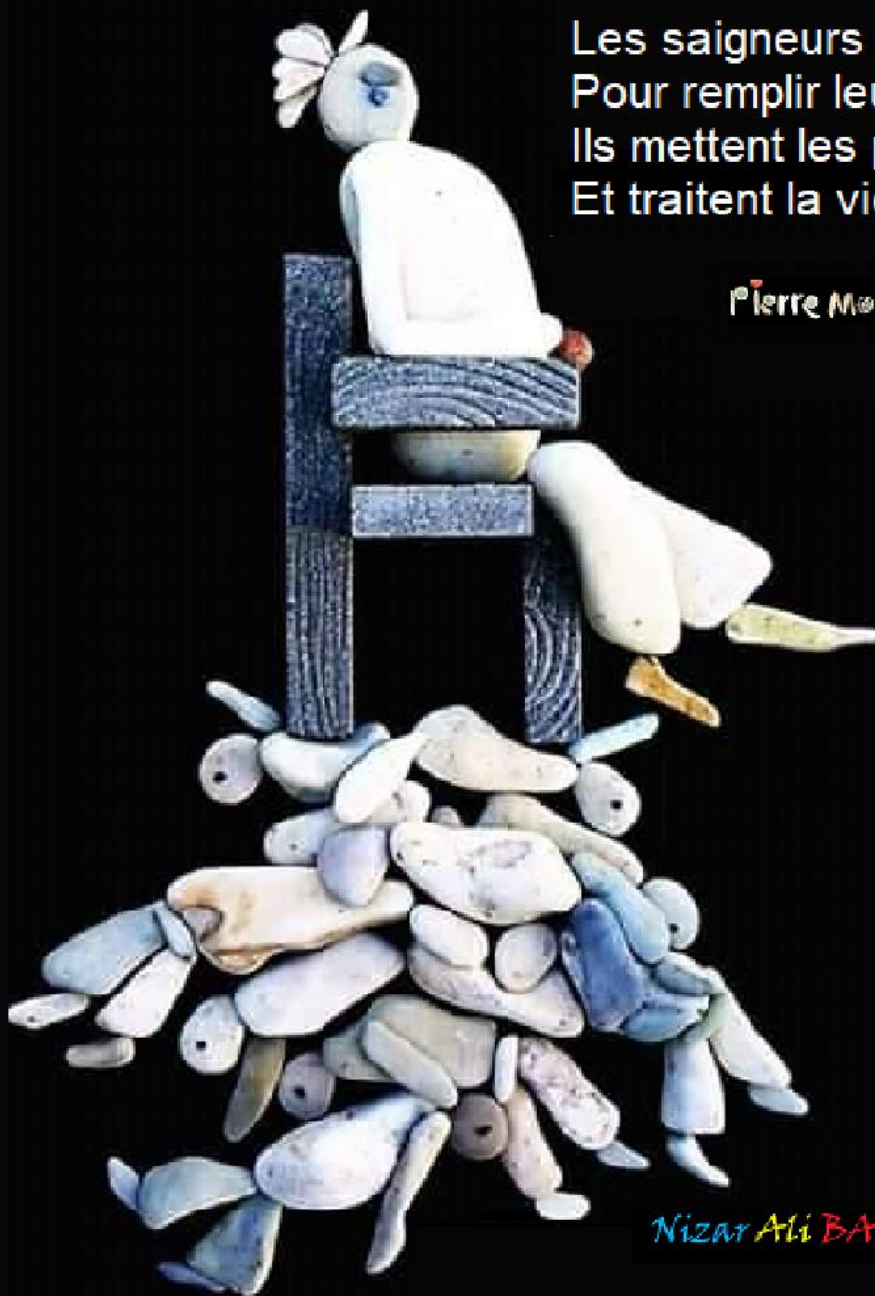
POÉSIE NOIRE

LES SAIGNEURS

Quand un peuple s'émancipe
Les saigneurs ont pour principe
De frapper le front populaire
Pour garder le sens des affaires

Les saigneurs créent la haine
Pour remplir leur bas de laine
Ils mettent les peuples en haillons
Et traitent la vie en souillon

Pierre MONTMORY



Nizar Ali BADR sculpteur



POÉSIE NOIRE

Le ciel vu des racines.
Le ciel des enterrés vivants.
Le ciel des nations.
Le ciel des croyances.
Le ciel des morts.

Le ciel du prisonnier.
Le ciel des promesses.
Le ciel de l'ignorance.
Le ciel des enfances interdites.
Le ciel des femmes humiliées.
Le ciel des hommes exploités.
Le ciel du ciel du paradis oublié.

POÉSIE NOIRE

À l'homme :

La femme est ton hôte.
La femme est ton autre.
Accueille-la !

La femme
te révèle à toi-même.
La femme
te fait grandir.
Invite-la !

للرجل:

المرأة هي مضيفتك.
المرأة هي أنت الآخر.
رحّب بها.

تكشفك المرأة لنفسك.
تجعلك المرأة تكبر.
قدّم لها دعوة



tableau de Samoukan Assaad et poème de Pierre Marcel Montmory

POÉSIE NOIRE

Ton pays c'est ton corps
avec ta peau pour frontière.
L'humain a les mains nues
pour protéger la vie. Tu
travailles bellement. Ta cabane
est jolie. Ta peau est propre.
Tes animaux sourient. Ta
cuisine est bonne. Ton lit
moelleux. Ta porte reste
ouverte. Le jour nouveau est à
ta fenêtre. Ta muse enchante
ton cœur. Ta plume légère
caresse la beauté. Tu remercies
avec ton poème. Le présent t'es
connu. Ta compagne s'est mise
nue. La vie aime ses amants.
Tu offres ton cadeau. Un peu
de pain et beaucoup de justice.
Les enfants reconnaissent
l'enchanteur qui leur demande
de se présenter aux autres pour
eux-mêmes. Les bras parents de
l'être enseignent la vie aux
nouveaux mondes qui viennent
à naître.

Pierre MONTMORY



Jabl Safoon
Mizar Ali Badr

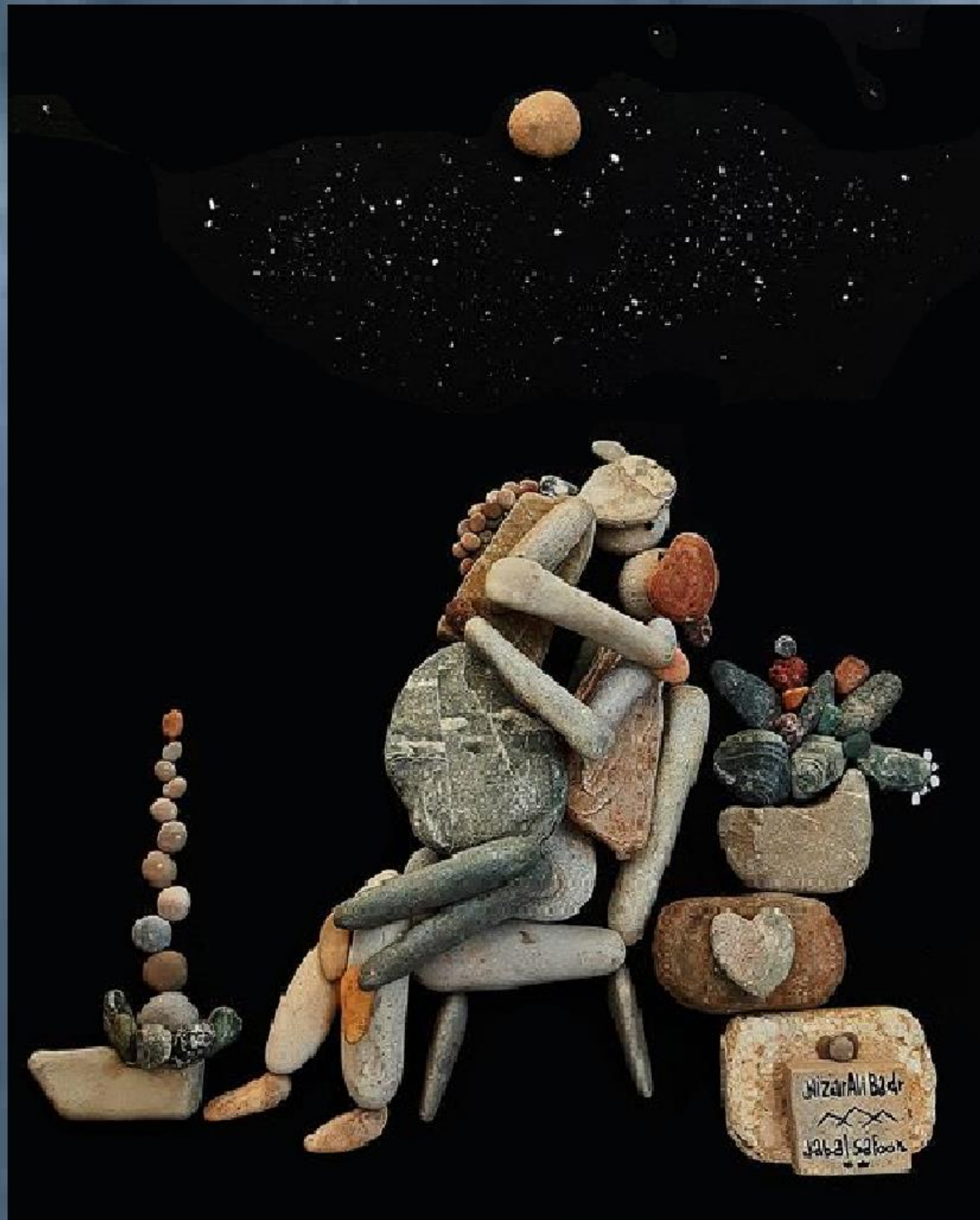
POÉSIE NOIRE



J'aimerais comme un enfant pas encore déformé par les croyances et les préjugés, les jugements et les châtements !

Un enfant le cœur aux lèvres, la tête curieuse, la main généreuse. Un enfant doué pour vivre.

La joie de vivre a des amants,

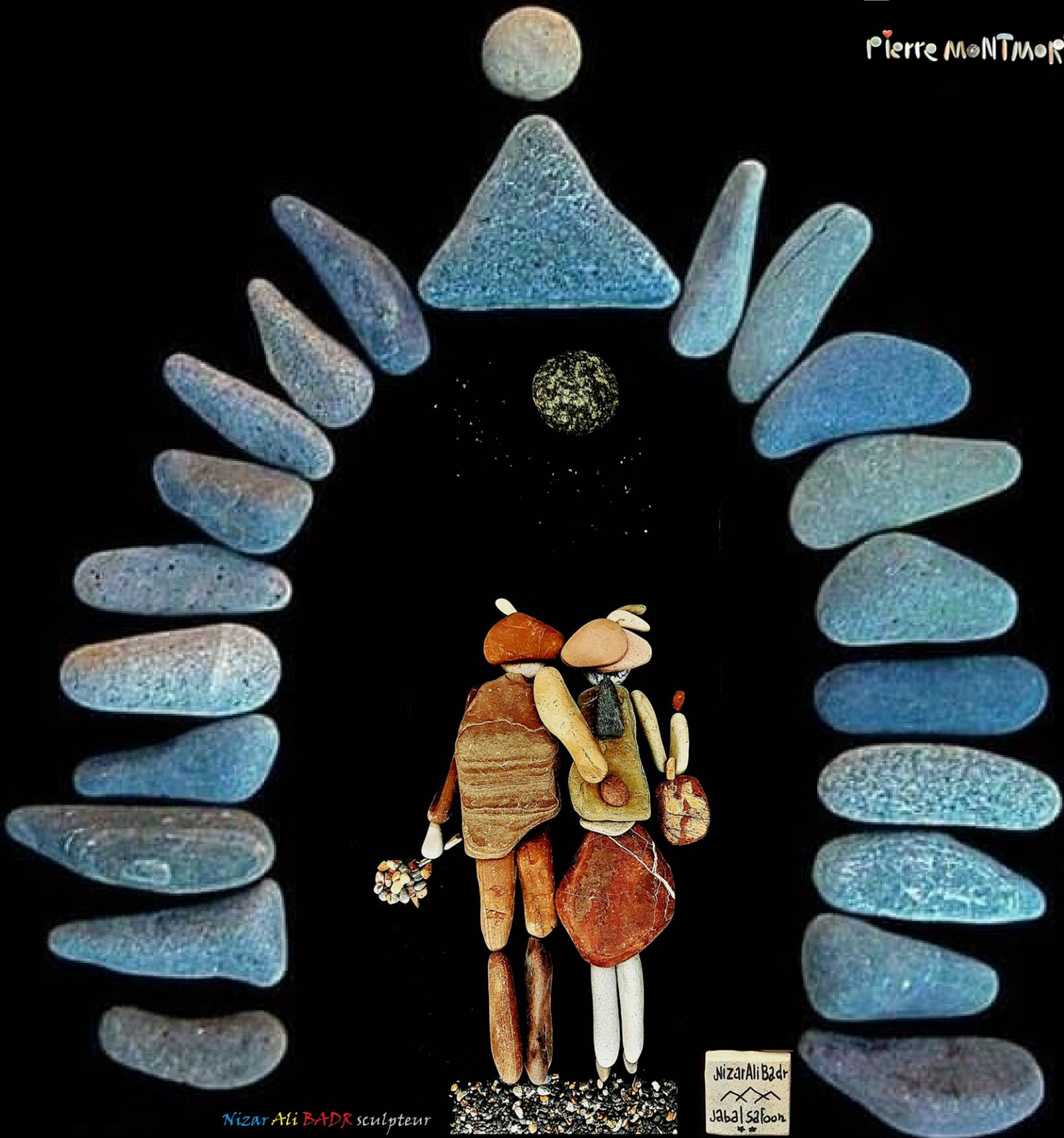


Gare à l'eau vive, gare aux serments.

Pierre MONTMORY

Que dieu et déesse nous inspirent !

Pierre MONTMORY



Nizar Ali BADR sculpteur

Nizar Ali Badr
Jabal Safoon

POÉSIE NOIRE



**La musique charme, éloigne le mal, guérit.
La musique provoque l'amour.**

Pierre MONTMORY

Si j'avais un pays
J'irai tout de suite
Je n'ai qu'un ami
Jamais je le quitte

J'ai perdu un amour
J'écris ce poème
Je ferai tout le tour
De celle que j'aime

J'ai quitté ma patrie
Écoute mon roman
J'habite le néant
Mon rêve s'est enfui

Si j'avais un pays
J'irai tout de suite
Je n'ai qu'une amie
Jamais je la quitte

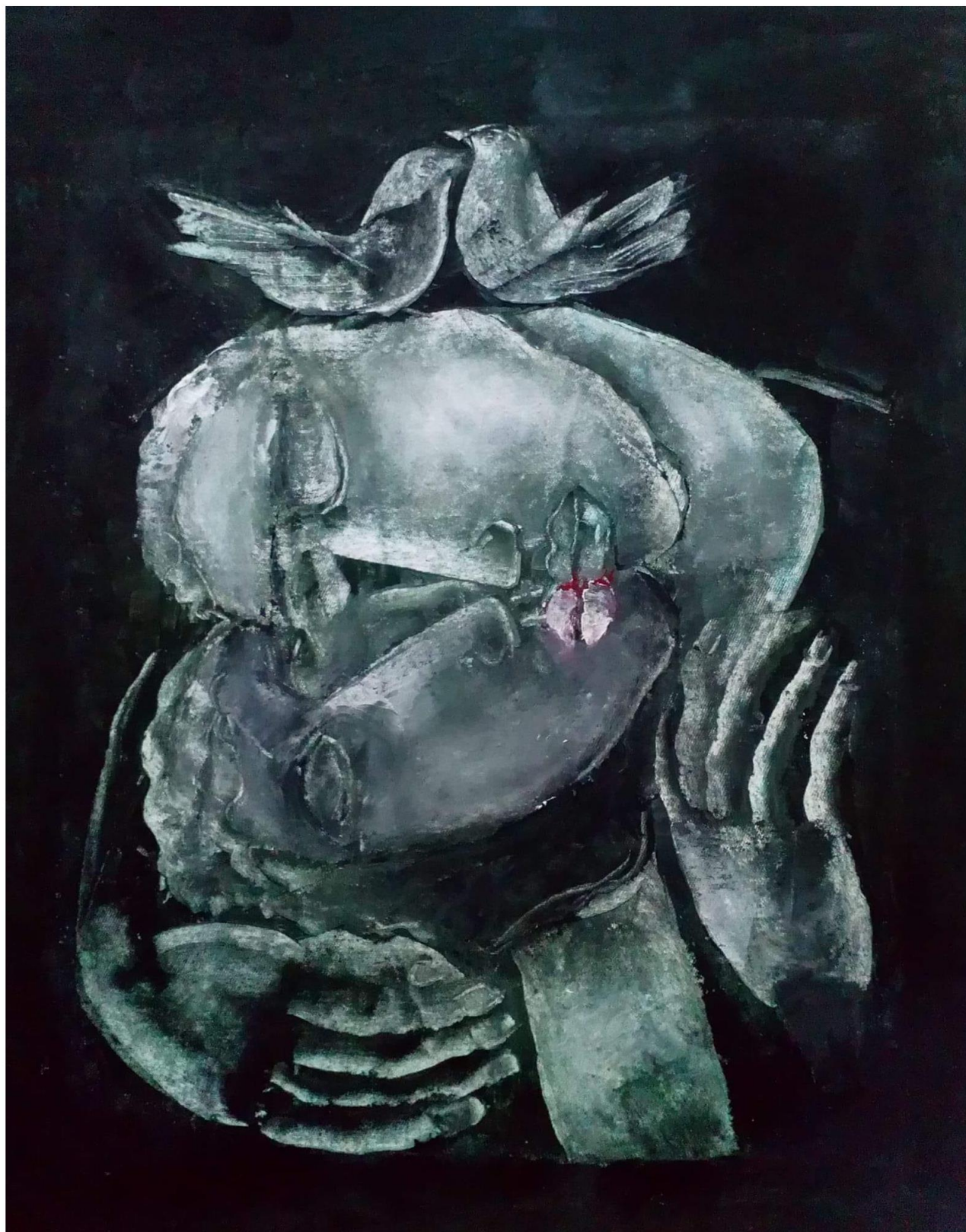


tableau de Samoukan Assaad et poème de Pierre Marcel Montmory

POÉSIE NOIRIE

**Bon à rien je suis ;
Mais quelqu'un de bien.**

**Bons en tout vous êtes ;
Mais pas des gens bien.**



ON APPREND À LIRE DANS LE GRAND LIVRE DE LA VIE

Apprend à lire dans le livre de la vie
Ton expérience sera de la modestie
Tes souvenirs te guideront dans l'avenir
Car tu auras senti ce qu'aimer veut dire

Tout ce qui vit excite ta curiosité
Les animaux, les plantes, tous les éléments
Tout l'Univers t'appartient pour l'étudier
Avec tous tes sens, regarde, et écoute !

Observe et poses-toi toutes les questions
Écoute bien ton cœur qui bat à l'unisson
Tes émotions t'inspireront des images
Tes pensées seront colorées de sentiments

Tout ce qui vit est écrit dedans et dehors
Tout seul tu écriras tes propres paroles
Car tu es un bel animal qui pense comme
La nature adorée te fait bonhomme

Regarde ! Tout ce qui vit parle ta langue
Poète de tes jours, oui, voici tout l'amour
Tu es né savant, tu peux travailler, créer,
Ta belle personne plaît à la vie sacrée

Sur ton chemin tu trouveras des dons
Prodigue tes talents pour le monde
Tes muses rendront jalouse la Joconde
Qui de ton génie t'ont offert un joli nom

La poésie est le même mot que la vie
Ta vie est la poésie que tu te fabriques
Ta vie est ton œuvre, tu es ton poète
Tu es responsable, tu réponds de toi

Apprend à lire dans le livre de la vie
Ton expérience sera de la modestie
Tes souvenirs te guideront dans l'avenir
Car tu auras senti ce qu'aimer veut dire



photographie d'Anisur Rahman



POÉSIE NOIRIE



POÉSIE NOIRE



Nizar Ali Badr
Jabal Safoon
✱ ✱

J'écris mes vers à pieds
La Terre roule sous mes souliers
La houle d'un vin coule d'un moule à lettres

Je sens l'évidence qui va naître
J'ouvre les rideaux à la vedette
Elle lance son premier geste

La chanteuse reste muette
La bouche ouverte
Le vent souffle la fin

D'un vers qu'elle renverse
La créature hurle au vent
Sa douleur son tourment

Alors je fredonne en marchant
Un air du temps mauvais
La voix cassée d'un rossignol

Sur une pierre du désert
Se chauffe un serpent
Mon ombre passe

Je n'arrête jamais
Jusqu'au suivant
Qui mangera mes vers

La mort en cheminant
Relève les gisants
Mon cœur chante

Debout et en route
Sur l'île tranquille
Va éternellement

Je suis né trouveur
Et bon enfant
Pour filles de cœur

Je vais à l'adab
Faire mes politesses
Au diable les compliments

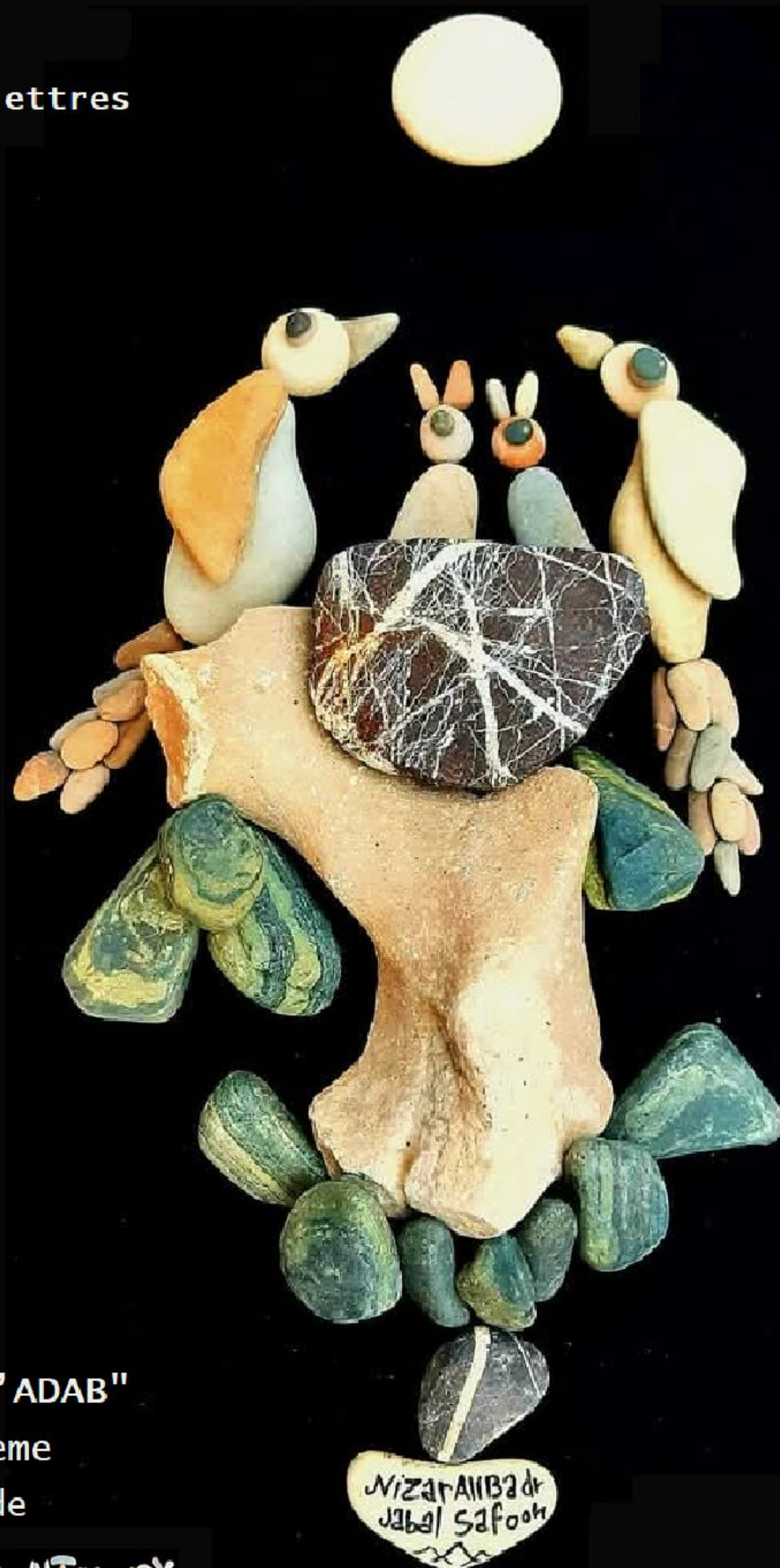
Mes mains caressent
Le roseau du calame
Que le jour a blessé

"À L'ADAB"

poème

de

Pierre MONTMORY



Nizar Al-Badr
Jabul Salfah

DERNIERS MOMENTS

Les pierres peuvent parler
Entre elles j'aurai chanté
Que l'absolu m'inspire
L'éternité d'un soupir

Le voyage est trop court
Pour un petit peu d'amour
Chante mélodie des dieux
Tous les mots tristes d'adieu

Mon poème me quitte
Pour une autre belle vie
Elle et moi sommes quittes
Ne cédon's rien à l'ennui

Ma poésie a fleuri
J'ai connu bien des chéries
J'ai quitté beaucoup d'enfants
En compagnie des géants

Et sur une pierre encor
Je parie renoncements
Sans quoi je serais un mort
N'aurais point vécu amant.



LE JOUR SE LÈVE

Le jour se lève ouvre les yeux à la lumière le pays paraît
À chaque saison par tous les temps la beauté charme
Le cœur des amoureux s'emplit de courage volontaire
Ils tendent leurs bras pour embrasser leur infinitude

Le babillage des nouveaux nés étonnent les oiseaux chanteurs
Et les libres poissons dans l'eau gaie nagent par cœur
Tandis que les montagnes embrassent les rivières joyeuses
Quittent le nid secret des sources pour abreuver le mystère

La vie sans raison vit et voit tout ce qu'elle fait naître
Et la nuit qui passe comme le jour va naître à la fenêtre
Une jeune fille rêve derrière son rideau en dentelle
Un jeune homme mène sa monture au galop du ciel

Ya ! Ma belle ! Défie le vent comme je défais mes liens
Oyo ! Mon beau ! Défie ton habit comme j'enlève mon voile
Il est temps de nous connaître et d'abord disons nos noms
Sur la table du présent le diamant de nos cœurs en offrande

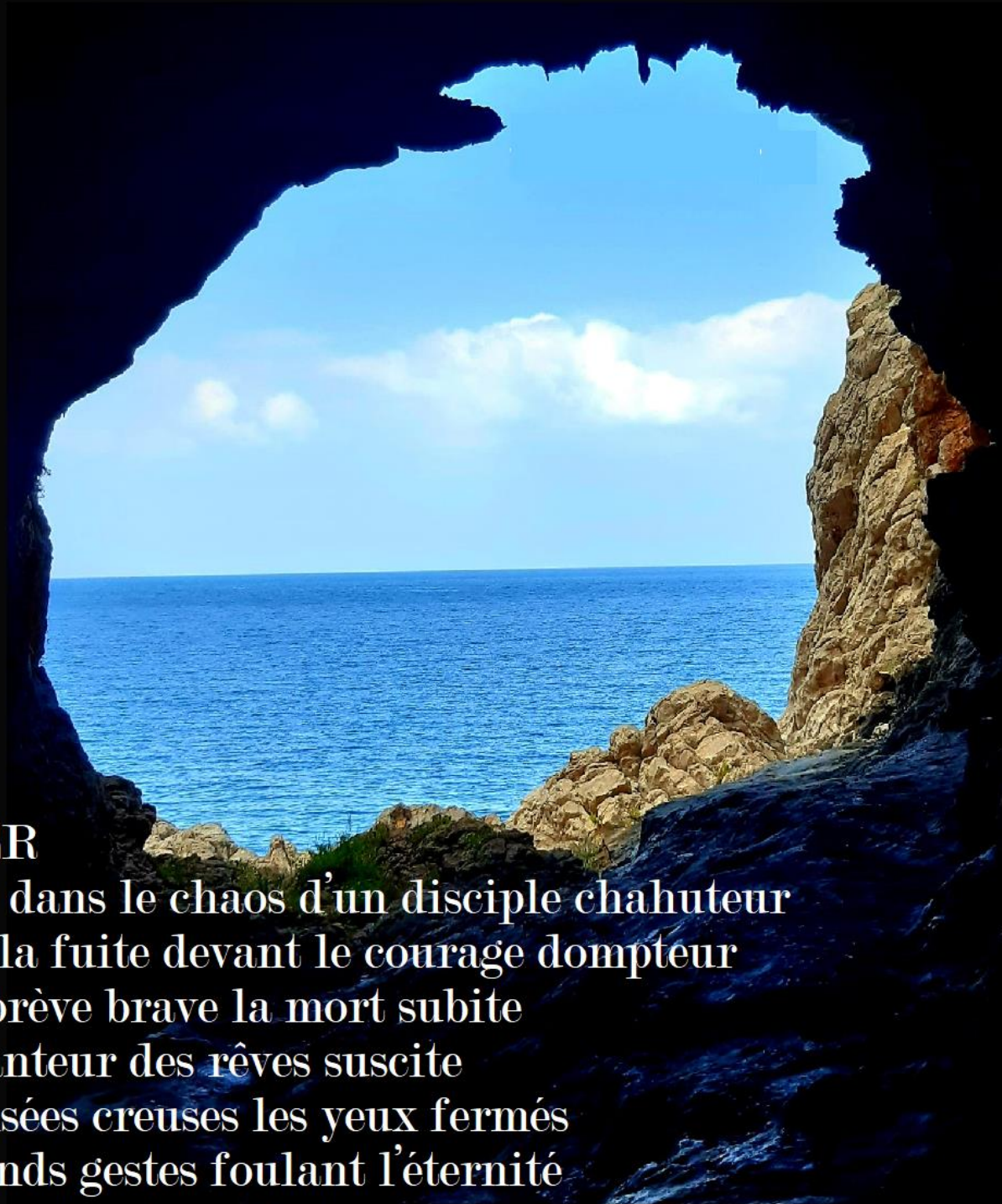
La joie de vivre a des amants, gare à l'eau vive, gare aux serments
Que chaque jour renaisse avec de nouvelles promesses dans le vent
La poussière d'hier pour modeler ton visage avec l'eau de l'éternité
Chaque instant les amoureux libres côte à côte n'ont pas de passé

Le jour se lève ouvre les yeux à la lumière le pays paraît
À chaque saison par tous les temps la beauté charme
Le cœur des amoureux s'emplit de courage volontaire
Ils tendent leurs bras pour embrasser leur infinitude

 Pierre MONTMORY

POÉSIE NOIRE

LA MER LA VIE LA TERRE



LA MER

L'ordre dans le chaos d'un disciple chahuteur
Obéit à la fuite devant le courage dompteur
La vie brève brave la mort subite
L'enchanteur des rêves suscite
Des pensées creuses les yeux fermés
Des grands gestes foulant l'éternité
Écrit avec la plume légère
Son sentiment à une passagère

Jocelyn Womba photographie
Pierre Marcel Montmory poème

POÉSIE NOIRE

LA MER LA VIE LA TERRE

LA VIE

Ce que tu sais te porte
Ce que tu ignores t'attend
Il n'y pas vraiment de porte
Que l'ignorance ne puisse franchir
Si dans l'instant pour ouvrir
La curiosité soudaine t'oblige
À taire les fredaines du vent
Pour accueillir le prodige

Jocelyn Womba photographie
Pierre Marcel Montmory poème

POÉSIE NOIRE

LA MER LA VIE LA TERRE

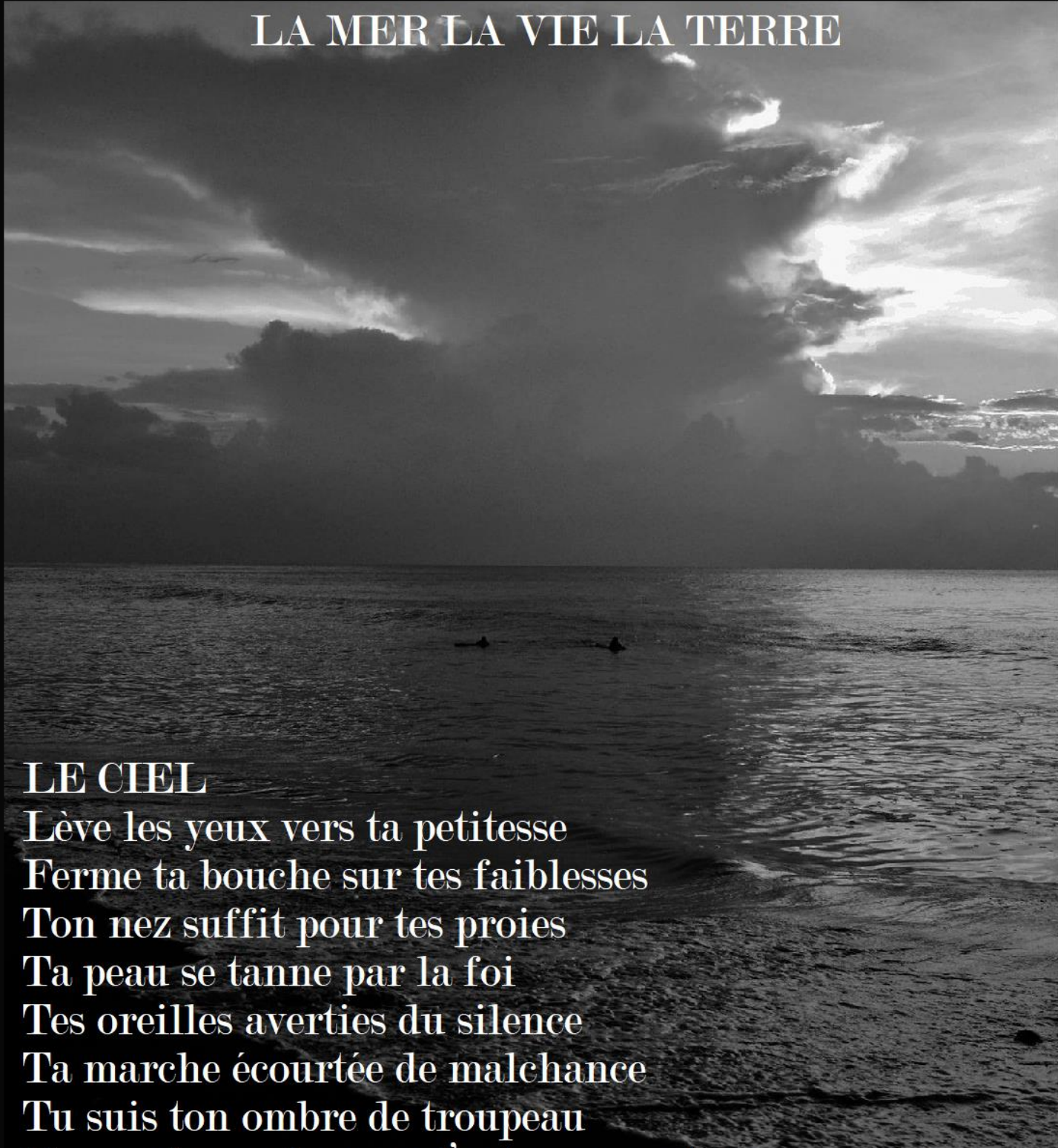
LA TERRE

Elle ne dit rien elle ne se bat
Elle a le temps tu n'en as pas
Tu respirez ce qu'elle t'inspire
Si tu es lâche tu peux la conquérir
Ta volonté n'est pour elle ambition
Ton paradis plein et vide ta nation
Toutes les races qui y surviennent
N'auront plus de gloire que la tienne

Jocelyn Womba photographie
Pierre Marcel Montmory poème

POÉSIE NOIRE

LA MER LA VIE LA TERRE



LE CIEL

Lève les yeux vers ta petitesse
Ferme ta bouche sur tes faiblesses
Ton nez suffit pour tes proies
Ta peau se tanne par la foi
Tes oreilles averties du silence
Ta marche écourtée de malchance
Tu suis ton ombre de troupeau
Une main sur le cœur l'autre au couteau

Jocelyn Womba photographie
Pierre Marcel Montmory poème

POÉSIE NOIRE

LA MER LA VIE LA TERRE

LE SOLEIL

L'éclat de tes yeux reflète sa lumière
Ton sang bouillonne dans sa chaudière
Étoile de feu en lutte contre l'oubli
Tes jours paraissent après la nuit
Ton arche cabote sur les flots trop salés
Drague les fonds pleins et aborde les terres habitées
Tu te consumes feu de paille orgueilleux
Ta fierté se moque des astres oublieux

Jocelyn Womba photographie
Pierre Marcel Montmory poème

POÉSIE NOIRE



LA MER LA VIE LA TERRE

LA LUNE

Tu franchis le jasant aux marées claires
Ton navire passe au noir les frontières
Te voilà marin dans les bras des douces
Qui consolent sur les quais les mousses
Te voici donc capitaine de tes horizons
Ton équipage chante des légendes à l'unisson
Sur le pont de l'Univers passent les bohémiennes
Hautes mers joyeuses qui te mènent

Jocelyn Womba photographie
Pierre Marcel Montmory poème

POÉSIE NOIRIE

LA MER LA VIE LA TERRE

L'EAU

Elle calme la soif de vivre
Le halètement des gens ivres
Sa caresse polit l'ingratitude
Sa froideur saisit le ridicule
Sa bouche prévient les rieurs
Ses yeux confondent les voyeurs
Son corps habite les corps
Elle est notre encore

POÉSIE NOIRE

LA MER LA VIE LA TERRE

LE FEU

La flamme forge les dons
Le génie part en fumée
Il laisse dans les cendres
Le goût amer de Décembre
Un trésor inachevé pour les muses
Curieux jouet qui amuse
Le temps d'un soupir il bondit
Et sa renommée est le dit

Jocelyn Womba photographie
Pierre Marcel Montmory poème

POÉSIE NOIRE

LA MER LA VIE LA TERRE

L'AIR

Il apporte la musique
On chante son nom
Il n'est pas une réplique
Qui lui réponde non
Il allège l'émotion
Il dessine les visages
Il manque à la mort
Il abonde au sort

Jocelyn Womba photographie
Pierre Marcel Montmory poème

ACTUALITÉS NOUVELLES ET ANCIENNES

L'HUMANITÉ

L'humanité se compose de deux minuscules minorités : celle des brutes féroces, des traîtres, des sadiques systématiques d'une part, et de l'autre celle des hommes de grand courage et de grand désintéressement qui mettent leur pouvoir, s'ils en ont, au service du bien. Entre ces deux extrêmes, l'immense majorité d'entre nous est composée de gens ordinaires, inoffensifs en temps de paix et de prospérité, se révélant dangereux à la moindre crise Germaine Tillon, résistante

Êtes-vous bien sûr qu'un peuple gagne après des massacres provoqués par les colonisateurs ? N'est-ce pas plutôt le résultat d'une trêve entre les hommes d'affaires qui installent de nouveaux commandements ? Le pays blessé mettra plusieurs générations à cicatriser et alors, les salauds lui imposeront leur médecine faite de contraintes et d'humiliation. Et puis, quand les hommes ont l'indépendance, les femmes ne la retrouvent jamais. Les femmes doivent garder leur bâton tout au long de l'Histoire. Les idéologies et les dogmes sont autant d'armes dont les effets détruisent l'amour.

/ Les enfants de la guerre sont malades, les parents rêvent de vengeance, et les salauds auront toujours quelqu'un à tuer. L'esprit guerrier ne quittera pas les hommes qui naissent, vivent et meurent avec la peur, car ils n'osent pas valoriser leur cerveau, la partie noble qui les distingue de la vie végétative et qui doit leur permettre de penser car, ce sont les rares humains qui pensent qui sont capables de dompter leurs instincts et, l'humain qui pense ne lève pas la main sur autrui. Les vrais résistants ne sont pas les guerriers. Résister c'est dire non et refuser de collaborer avec des gens armés.

Et qui fabrique les armes est complice de tous les criminels. Amen. Mais, c'est le destin des peuples qui ont l'habitude d'être exploités par les forces colonisatrices. Ils n'ont pas d'autre moyen pour recouvrir tant soit peu de leur dignité que les armes, mitraillettes et autres couteaux. Pierre Marcel Montmory

LES YEUX DU VOLCAN

Depuis le temps je te regarde
Tu ne feras pas l'éternité
Je te chasserai avec ton ombre
Aux bruits du sol prends garde
Pas de feu sans fumée
L'orgueil mène au pays sombre
Le visage de la Lune se farde
Des oripeaux de tes fiertés
Tes poussières seront du nombre

« La grande majorité des hommes ne saurait résister à un meurtre sans danger, permis, recommandé et partagé avec beaucoup d'autres », écrivait le Prix Nobel de littérature (1981) Elias Canetti [1905-1994] dans Masse et puissance (Gallimard, 1960). Cette phrase résume le tragique de la condition humaine. Elle nous renvoie au rôle décisif de la « petite minorité » restante quand vient l'heure de la meute et de la fusion. Elle nous met en garde contre les raisonnements tribaux, adaptés au confort de nos identités de naissance.

Que nous soyons Israéliens ou Palestiniens, Libanais, Syriens, juifs ou musulmans, chrétiens ou athées, Français ou Américains, nous ne nous méfions jamais assez du recours au « nous contre eux », qui signe fatalement le

début de l'obscurantisme et de la cécité.

Or l'emploi de ces mots enregistre à l'heure qu'il est des records terrifiants, d'un bord à l'autre de la planète. Et il se répand à une vitesse si foudroyante qu'il emporte les têtes, comme un ouragan des maisons.

Celui qui vit à fond (*sans drogue, ni idée, ni croyance, ni désir*) ne fait que sentir, alors, il est voyant ! La vie lui appartient comme son corps. Donc la ville (*comme toute chose visible et invisible*) est un membre de son corps. L'organe principal de la vie est le cerveau alimenté par l'énergie du coeur. Celui qui vit vraiment est un coeur dans le corps de l'Univers.

La science sans coeur, ou la conscience sans amour n'est que morale. Et la morale est la pire des geôlières.

Quand on n'a pas de réel et profond amour à offrir, on ne peut que manipuler des marionnettes agents de contrôle de la morale; car on a que désir de domination, ambition d'un pouvoir.

Si tu ne désires rien, la vie t'es déjà servie et tu jouis !

L'Homme est l'Homme mais la conscience est souvent absente de son corps.

Beaucoup de chiens sont plus intelligents que la plupart des Humains.

Nous osons rester bêtes car nous sommes bêtes.

Tout être humain sain éprouve les mêmes sentiments lorsque d'autres sont humiliés, blessés. Je ne supporte pas la souffrance des autres et suis révolté comme eux. Je ne vois jamais les autres d'après leur apparence ou leur identité. Je vois les autres comme moi. Je suis l'Autre. P. M. Montmory

Pas de pays, pas de prospérité dans une mer de pauvreté.

Les maladies de l'être humain les plus courantes sont la paresse de volonté et la timidité morale.

La plupart des gens ne désirent pas réellement la liberté, car la liberté implique des responsabilités, et la plupart des gens ont peur des responsabilités.

Des hommes lâches abandonnent leur liberté et acceptent leur misère morale, sociale et politique. Pour se consoler de leur lâcheté, ces hommes veulent être les maîtres des femmes et les soumettre à leur domination. Ces hommes n'ont pas d'honneur.

ÉLU DU DIABLE

T'es bon dans ton travail, t'es bon commerçant, t'es bon père, t'es bon payeur, bon mari, bon pour l'avenir, t'es bon pour la patrie

Mais si ton confort de petit bourgeois est en danger

T'es prêt à tuer parce que tu n'es pas quelqu'un de bien.

ÉLU DU DIABLE

LES SALOPARDS DISENT QU'ILS NE SONT PAS RESPONSABLES DE LA CRISE :

Ils autorisent la construction de logements de luxe

Ils autorisent l'augmentation des loyers

Ils autorisent les expulsions

Et maintenant ils gèrent les gens à la rue

LES POLITICARDS EXPLOITENT LE PAUVRE MONDE

Ils grignotent le budget des retraites, de la sécurité sociale, des écoles... de tous les biens du peuple

Et ils gonflent le budget de l'armée

ILS SONT LES VALETS DES GENS D'AFFAIRES

Le peuple est l'otage

La fin ou la faim ?

Des ténèbres surgit le feu alors sa lumière nous éclaire et nous sommes avec notre ombre.

Entre le cerveau et le cœur, il y a l'estomac.

La cupidité a empoisonné l'âme des hommes, a barricadé le monde avec la haine, nous a mis dans la misère et un bain de sang.

Nous avons développé la vitesse, mais nous nous sommes enfermés. Machines qui donne de l'abondance nous ont laissés dans le besoin. Nos connaissances nous ont rendus cyniques ;

notre intelligence, dure et méchante.

On pense trop et on se sent trop peu. Plus que des machines, nous avons besoin d'humanité. Plus que l'intelligence, nous avons besoin de gentillesse et de douceur.

Sans ces qualités, la vie sera violente et tout sera perdu.

Charlie Chaplin

Ernest Hemingway, écrivain :

« La leçon la plus difficile que j'ai eu à apprendre en tant qu'adulte est le besoin incessant de continuer, peu importe à quel point je me sens brisé à l'intérieur. Cette vérité est brute, sans filtre et douloureusement universelle. La vie ne s'arrête pas quand nous sommes épuisés, quand nos cœurs sont brisés ou quand nos esprits se sentent usés. Elle continue de bouger—inébranlable, indifférente—exigeant que nous suivions le rythme. Il n'y a pas de bouton pause pour le chagrin, pas de pause pour la guérison, aucun moment où le monde se retire gentiment et nous permet de nous réparer. La vie attend de nous que nous portons nos fardeaux en silence, que nous avançons malgré le poids de tout ce que nous portons à l'intérieur. La partie la plus cruelle ? Personne ne nous prépare vraiment à cela. En tant qu'enfants, on nous raconte des histoires de résilience avec des fins nettes et pleines d'espoir—des récits où la douleur a un sens et où chaque tempête se dissipe pour révéler un horizon lumineux. Mais l'adulte que nous devenons nous enlève ces illusions reconfortantes. Il nous enseigne que survivre est rarement poétique. Le plus souvent, il s'agit de se montrer

quand on préférerait disparaître, de sourire à travers une douleur invisible aux yeux des autres, et de continuer malgré la sensation d'être en train de se défaire de l'intérieur. Et pourtant, d'une manière ou d'une autre, nous persistons. C'est le miracle discret d'être humain. Même lorsque la vie est implacable, même lorsque l'espoir semble lointain, nous continuons d'avancer. Nous trébuchons, nous nous brisons, nous tombons à genoux—mais nous nous relevons. Et ce faisant, nous découvrons une force que nous ne savions pas avoir. Nous apprenons à nous reconforter de la manière dont nous aurions voulu que les autres le fassent. Nous devenons la voix de réassurance que nous recherchions autrefois. Lentement, nous réalisons que la résilience n'est pas toujours liée à de grands actes de bravoure ; parfois, c'est juste un murmure—*"Continue"*. Oui, c'est épuisant. Oui, c'est injuste. Et oui, il y a des jours où le poids de tout cela semble insupportable. Mais chaque petit pas en avant est la preuve que nous n'avons pas abandonné. Que nous nous battons encore, que nous tenons encore, que nous refusons de laisser l'obscurité nous engloutir. Cette défiance tranquille—choisir d'exister, d'essayer, d'espérer—est la chose la plus courageuse que nous puissions faire ».

Une déclaration faite par Picasso

qui était dans une interview parue dans Libero Nero en 1952. Le Maestro a dit : *"Dans l'art, la masse des gens ne cherche plus à se consoler et s'exalter et, ceux qui sont raffinés, riches, inoccupés, qui sont distillateurs de quintessences, cherchent ce qui est nouveau, étrange, original, extravagant, scandaleux. Moi-même depuis le Cubisme et avant, j'ai satisfait ces maîtres et critiques des bizarreries changeantes qui passaient par ma tête et moins ils me comprenaient, plus ils m'admiraient ! En m'amusant avec tous ces jeux, avec toutes ces absurdités, puzzles, rebus, arabesques, je suis devenu célèbre et ça très vite. Et la gloire pour un peintre signifie vente, fortune, richesse. Et aujourd'hui comme vous le savez je suis célébré et je suis riche. Mais quand je suis seul avec moi-même je n'ai pas le courage de me considérer comme un artiste dans le grand et ancien sens du terme. Giotto, Titien, Rembrandt étaient de grands peintres. Je ne suis qu'un animateur public qui a compris son temps et exploité du mieux qu'il pouvait l'imbécillité, la vanité, la cupidité de ses contemporains. Ma confession est amère, plus douloureuse qu'il n'y paraît, mais elle a le mérite d'être sincère."*

**Je ne raconte pas ma vie
Je n'ai pas le temps je la vis**

Poésie La Vie

Éditeur et Diffuseur
Culture Humaine et Art De Vivre
courriel : poesielavie@gmail.com

*Il faut danser comme
si personne ne
regardait...*

*Et tu dois aimer
comme si tu ne serais
jamais blessé.*

*Et tu dois chanter
comme si personne ne
t'écoutait.*

*Vous devez vivre
comme si votre vie était
le paradis sur terre.*

LA MACHINE À SCANDALES DES BOURGEOIS

La légalité, la méritocratie, la responsabilité, les normes et la préparation : se présenter comme un courtisan, risquant sa dignité dans l'espoir d'obtenir les faveurs du trône.

Tension générale entre le populisme et le libertarisme : Wall Street pleine d'élites financières qui murmurent des avertissements pour ne pas aller trop loin, ne pas perturber le marché.

Les faucons contre les réalistes et les colombes.

Le théâtre de disputes existentielles, d'une guerre culturelle.

Les imposteurs, menteurs et idiots sont les modèles.

Les intellectuels sont moqués et méprisés et condamnés.

La tolérance atteint un tel niveau que les personnes intelligentes sont interdites de toutes réflexions pour ne pas offenser les imbéciles.

Dans un monde où tout le monde triche, c'est la personne vraie qui fait figure de charlatan.

POÉSIE NOIRE

À notre Dame des Ruines,
sculpté dans la pierre, le
masque des tyrans du
coupe-gorge de la rue au
Pain, près de la prison de
la nation où la parole vole
au vent la vie, la jeune
fille à la rose porte le
bâillon des poètes et dans
sa langue elle est le
chiffon rouge.

Pierre MONTMORY

POÉSIE NOIRE

LE RÉVOLTÉ

1

LE SILENCE DES OUBLIÉS
LA VENGEANCE DES MAL AIMÉS
LE VRAI PRIX DE L'HUMANITÉ

2

TOUT LE MONDE A DÉJÀ VU PLEUVOIR
LE SAVOIR NE FAIT PAS LE SAGE
CELA NE S'APPREND PAS

3

LA CULTURE
L'INSTRUCTION
LE SAVOIR-VIVRE

4

LE MYSTÈRE DU DON
L'OUVRIER AU TRAVAIL
LE RÊVE RÉALISE

Il est encore des chemins. Tu marcheras seul. Tu quèteras l'infini.

POÉSIE NOIRE



Et l'on peut simplement
imiter le feu et devenir flamme,
pour la lumière du monde.

Nizar Ali BADR
sculpteur

Pierre MONTMORY

LA GUERRE EST UNE FORCE DE DESTRUCTION DE LA PLANÈTE

La guerre est une force de destruction planétaire.

La guerre incessante empoisonne le sol, l'air et les eaux. Des ruines d'usines chimiques et des débris explosés jonchent le paysage. Des incendies ravagent des milliers de kilomètres carrés. Des poussières toxiques sont libérées dans l'air par les bombardements et des eaux usées brutes contaminent les eaux.

Les dégâts dans les zones de guerre s'inscrivent parfaitement dans l'histoire du militarisme des 200 dernières années. Au cours de cette période, les guerres, qu'elles soient menées pour asseoir leur empire et leur domination, pour conquérir un territoire ou pour s'assurer une suprématie raciale ou religieuse, ont été un facteur tenace de dommages planétaires.

La plupart des travaux scientifiques récents considèrent que les racines de la crise climatique se trouvent dans les technologies transformatrices et dans les phases concomitantes du capitalisme : les plantations, la machine à vapeur, la mondialisation de la fin du XXe siècle. Mais étonnamment, on a peu parlé ces derniers temps de la place centrale de la guerre dans le récit des menaces environnementales mondiales.

Personne ne peut l'éteindre – l'humain semble ne pouvoir rien faire.

Les citoyens sont à la frontière des fronts de bataille entre armées en guerre. La guerre a libéré des pouvoirs de destruction humains qui dépassent ceux d'un tremblement de terre ou d'un cyclone.

La chaleur extrême cause le plus de décès. Des incendies ravagent les ruines dans un énorme nuage de fumée brûlante et aveuglante. Les incendies alimentent les crématoires où des millions d'humains sont assassinés.

Le faible espoir de liberté humaine au milieu d'une telle inhumanité réside dans le monde naturel.

« Aujourd'hui, ici, notre seul objectif est d'atteindre le printemps », écrit un poète.

Au dernier instant, les bombes atomiques larguées en masse sur les villes définiront le seuil final de la ruine.

Des milliards de kilogrammes de suie réduisent le rayonnement solaire sur la surface de la Terre.

« Génocide », « écocide », « biocide » et « écocide » : une combinaison d'horreurs offre une nouvelle façon de voir le sombre aboutissement d'une histoire de la destruction humaine de l'Humanité.

Le militarisme a le pouvoir de détruire les fondements mêmes de la vie.

Les guerres s'intensifient.

Et des dommages durables : cancers, diabète, troubles immunologiques, enfants nés avec des handicaps transmis de génération en génération.

Une cause quelconque pourrait-elle légalement ou moralement justifier la destruction délibérée de l'Humanité ? Cette question nous hante.

Des eaux usées dans la mer chaque jour.

80 % des arbres disparus.

Des industries polluent l'air avec des produits toxiques, des polluants organiques.

Des milliards d'oiseaux morts.

Des centaines d'espèces animales disparues.

L'avenir de notre planète ?

Des tonnes de refus obstinés des États.

Le militarisme est au cœur de notre crise planétaire morale et politique. Notre empathie les uns pour les autres disparaît et tue les autres espèces de vie qui partagent cette Terre.

Le poète perçoit le massacre mécanisé qui montre un monde impérial fondé sur la domination de la nature, et c'est un monde qui s'effondre sur lui-même : *« Soudain, tous devenus fous, la danse des Furies brise ses propres membres, les dispersant dans la poussière. »*

Des voix courageuses doivent être amplifiées à l'heure où le conflit nucléaire semble plus probable que jamais depuis des générations. Nous devrions tenir compte de leur profonde sagesse qui nous avertit que la vie sur Terre dépend de la paix.

La réparation de notre planète endommagée peut devenir un vecteur actif de paix.

Une utopie : transformer des épées en socs de charrue ?

La seule voie vers un avenir viable passe par un désarmement de la planète.

X

POÉSIE NOIRE

Mais, un ami qui ne soit pas moi, un trésor sur qui veiller.

Amitié

Dis-moi si tu aimes, comment va ton cœur
Devant le poème si tu vois ce qui est
Présent et caché sous son masque
Un naufragé volontaire
Dis-moi si tu aimes, comment va ton cœur
Sur une île de silence si tu regardes bien
Une paix à peine née
Un vieil enfant
Dis-moi si tu aimes, comment va ton cœur
Entre deux soupirs entends-tu
Les bruits du monde
Une mort annoncée
Dis-moi si tu aimes, comment va ton cœur
Poignée de grains dans la main du semeur
Dans le sillon de la plume
Ton contentement
Dis-moi si tu fais ton bonheur
D'un chant d'oiseau d'un vol de vent
Accroches-tu les étoiles
Dans le ciel de ta tête
Dis-moi si tu fais ton bonheur
D'un gémissement de moineau d'un cri d'enfant
Dans la poitrine d'un humain
Dans la cage de tes mains
Je te dirai alors le malheur des sans nom
L'aigreur de n'avoir pas
Un ami qui ne soit pas moi
Un trésor sur qui veiller

Pierre MONTMORY

Nizar Ali Badr
Abalsafar

POÉSIE NOIRE

"La joie de vivre a des amants Gare à l'eau vive Gare aux serments"

POÉSIE LA VIE : journal gratuit :

*Association de fait du peuple au coeur
intelligent avec ses poètes et ses savants*

Les paroles échangées sont le commerce des humains.

Des outils pour comprendre, des mots pour réfléchir.

C'est au nombre de ses dons échangés et à la grandeur de sa curiosité que l'on mesure la grandeur d'une civilisation et la grandeur d'un être humain.

Au travail, les artistes ! La rue meurt de vos silences ! Que les pouvoirs gardent les ruines et que poussent les ronces dévorantes ! Au travail ! On part à pieds avec le vent dans les mains. Pétris de certitude que l'éternité est là, et que sa rumeur sous nos pas s'enfonce dans le sable. Nulle trace que ce verbe qui ne meurt jamais que si l'on lui laisse le pouvoir de se taire.

* Poésie La Vie, journal gratuit de Pierre Marcel Montmory Éditeur imprimé par TC Transcontinental à Montréal *

Théâtre International Populaire Itinérant (T.I.P.I.) - Conseil de la Résistance Intelligente (C.R.I.) -

Les ouvrages gratuits pour la lecture et la copie sont déposés à la Bibliothèque et Archives nationales du Québec

BLOG : www.poesielavie.com - code QR de la chaîne YouTube de Poésie La Vie :

Numéros I.S.B.N. - P.D.F. : 978-2-925190-80-6 - Imprimé : 978-2-925190-81-3

